U d'/of OTTAWA
39003002354420

L
813
4

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

# LA NATURE

MORCEAUX CHOISIS

DE

# VICTOR HUGO

---

# LA NATURE

J. M. Rayor
Or. Lit. C.

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

*Librairie Paul Ollendorff*

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2282
.O4
1907
v.18
no.1

# LA NATURE

*

Nature ! âme, ombre, vie ! ô figure voilée !
O sphère toujours noire et toujours étoilée !
O mystère aux feuillets d'airain !
Texte écrit dans la nue, ainsi que dans les marbres !
Bible faite de flots, de montagnes et d'arbres,
De nuit sombre et d'azur serein !

Souvent, quand minuit sonne aux clochers de la côte,
Tandis que sur la mer, au loin sinistre et haute,
Fuit le navire, ce coursier,
Et qu'au-dessus des mâts penchant au poids des toiles
Le nuage en passant se déchire aux étoiles
Comme un voile à des clous d'acier;

A cette heure où l'Atlas voit le tigre qui rentre,
Où le lion rugit dans la fraîcheur de l'antre,
Tandis que l'eau des sources luit,
Et que, sur les débris des bas-reliefs de Thèbe,
La vieille ombre Ténare et le vieux spectre Érèbe
Entr'ouvrent leurs yeux pleins de nuit;

(*Toute la Lyre.*)

Pendant qu'Ormuz endort les parsis et les guèbres,
Et que les sphinx camus, laissant dans les ténèbres
Hurler l'hyène et le chacal,
Lisent, dans le désert, allongeant leurs deux griffes,
Les constellations, sombres hiéroglyphes
Du noir fronton zodiacal ;

Pendant que le penseur, scrutant la nuit sublime,
Et cherchant à savoir ce que lui veut l'abîme,
Ombre d'où nul n'est revenu,
Questionne le bruit, le souffle, l'apparence,
Et sonde tour à tour la crainte et l'espérance,
Ces deux faces de l'inconnu ;

A cet instant profond où l'âme est éperdue,
Où je ne sais quelle hydre, au fond de l'étendue,
Semble ramper et se tapir,
Moment religieux où la nature penche,
Phase obscure où le ciel dans un souffle s'épanche
Et la terre dans un soupir ;

A cette heure sacrée et trouble, où l'âme humaine,
Jalouse, avare, impure, avide, lâche, vaine,
Menteuse comme l'histrion,
Étale, abject semeur de ses propres désastres,
Ses sept vices hideux, et le ciel les sept astres
De l'éternel septentrion ;

Quand la profonde nuit fait du monde une geôle,
Quand la vague, roulant d'un pôle à l'autre pôle,
Se creuse en ténébreux vallons,
Quand la mer monstrueuse et pleine de huées

Regarde en frissonnant voler dans les nuées
Les sombres aigles aquilons ;

Ou, plus tard, quand le jour, vague ébauche, commence...
O plaine qui frémit ! bruit du matin immense !
Tout est morne et lugubre encor ;
L'horizon noir paraît plein des douleurs divines ;
Le cercle des monts fait la couronne d'épines.
L'aube fait l'auréole d'or !

Moi, pendant que tout rêve à ces spectacles sombres,
Soit que la nuit, pareille aux temples en décombres,
Obscurcisse l'azur bruni,
Soit que l'ombre apparue au front des cieux sincère
Farouche et tout en pleurs, semble sur nos misères
L'œil effaré de l'infini ;

Je songe au bord des eaux, triste ; — alors les pensées
Qui sortent de la mer, d'un vent confus poussées,
Filles de l'onde, essaim fuyant,
Que l'âpre écume apporte à travers ses fumées.
M'entourent en silence, et de leurs mains palmées
M'entr'ouvrent le livre effrayant.

## BOUT DE PAYSAGE

. . . . . .

Je ne vois, du sommet de la dune où je suis,
Qu'un maigre filet d'eau sous les branches d'un aulne
Et le fond d'un ravin brûlé, torride et jaune,
Fort triste, et qu'on dirait de soleil accablé.

J'aperçois à mi-côte un chariot de blé,
Tiré par trois chevaux à la pauvre crinière,
Qui monte lentement, cahoté par l'ornière,
Penchant à droite, à gauche à demi soulevé,
Si chargé que les brins traînent sur le pavé,
Et, comme une chouette au trou d'une muraille,
Une tête de vieille apparaît dans la paille.

(*Dernière Gerbe.*)

# PLUIE D'ÉTÉ

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lys et les roses,
En cette belle saison,
A foison
Montrent leurs robes écloses

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Aux doux sons de son ramage.

REMI BELLEAU.

Que la soirée est fraîche et douce !
Oh ! viens ! il a plu ce matin ;
Les humides tapis de mousse
Verdissent tes pieds de satin.
L'oiseau vole sous les feuillées,
Secouant ses ailes mouillées ;
Pauvre oiseau que le ciel bénit !
Il écoute le vent bruire,
Chante, et voit des gouttes d'eau luire,
Comme des perles, dans son nid.

La pluie a versé ses ondées ;
Le ciel reprend son bleu changeant ;

(*Odes et Ballades.*)

Les terres luisent fécondées
Comme sous un réseau d'argent.
Le petit ruisseau de la plaine,
Pour une heure enflé, roule et traîne
Brins d'herbe, lézards endormis,
Court, et, précipitant son onde
Du haut d'un caillou qu'il inonde,
Fait des Niagaras aux fourmis.

Tourbillonnant dans ce déluge,
Des insectes, sans avirons,
Voguent pressés, frêle refuge!
Sur des ailes de moucherons ;
D'autres pendent, comme à des îles,
A des feuilles, errants asiles ;
Heureux dans leur adversité
Si, perçant les flots de sa cime,
Une paille au bord de l'abîme
Retient leur flottante cité !

Les courants ont lavé le sable :
Au soleil montent les vapeurs,
Et l'horizon insaisissable
Tremble et fuit sous leurs plis trompeurs.
On voit seulement, sous leurs voiles,
Comme d'incertaines étoiles,
Des points lumineux scintiller,
Et les monts, de la brume enfuie,
Sortir, et, ruisselants de pluie,
Les toits d'ardoise étinceler.

Viens errer dans la plaine humide.
A cette heure nous serons seuls.

Mets sur mon bras ton bras timide ;
Viens, nous prendrons par les tilleuls.
Le soleil rougissant décline :
Avant de quitter la colline,
Tourne un moment tes yeux pour voir,
Avec ses palais, ses chaumières,
Rayonnant des mêmes lumières,
La ville d'or sur le ciel noir.

Oh ! vois voltiger les fumées
Sur les toits de brouillards baignés !
Là, sont des épouses aimées,
Là, des cœurs doux et résignés.
La vie, hélas ! dont on s'ennuie,
C'est le soleil après la pluie... —
Le voilà qui baisse toujours !
De la ville, que ses feux noient,
Toutes les fenêtres flamboient
Comme des yeux au front des tours.

L'arc-en-ciel ! l'arc-en-ciel ! Regarde. —
Comme il s'arrondit pur dans l'air !
Quel trésor le Dieu bon nous garde
Après le tonnerre et l'éclair !
Que de fois, sphères éternelles,
Mon âme a demandé ses ailes,
Implorant quelque Ithuriel,
Hélas ! pour savoir à quel monde
Mène cette courbe profonde,
Arche immense d'un pont du ciel !

Juin 1828.

❋

Quand la lune apparaît dans la brume des plaines,
Quand l'ombre émue a l'air de retrouver la voix,
Lorsque le soir emplit de frissons et d'haleines
Les pâles ténèbres des bois,

Quand le bœuf rentre avec sa clochette sonore,
Pareil au vieux poëte, accablé, triste et beau,
Dont la pensée au fond de l'ombre tinte encore
Devant la porte du tombeau ;

Si tu veux, nous irons errer dans les vallées.
Nous marcherons dans l'herbe à pas silencieux,
Et nous regarderons les voûtes étoilées.
C'est dans les champs qu'on voit les cieux.

Nous nous promènerons dans les campagnes vertes
Nous pencherons, pleurant ce qui s'évanouit,
Nos âmes ici-bas par le malheur ouvertes
Sur les fleurs qui s'ouvrent la nuit !

Nous parlerons tout bas des choses infinies.
Tout est grand, tout est doux, quoique tout soit obscur.
Nous ouvrirons nos cœurs aux sombres harmonies
Qui tombent du profond azur.

(*Toute la Lyre.*)

C'est l'heure où l'astre brille, où rayonnent les femmes.
Ta beauté vague et pâle éblouira mes yeux.
Rêveurs, nous mêlerons le trouble de nos âmes
A la sérénité des cieux.

La calme et sombre nuit ne fait qu'une prière
De toutes les rumeurs de la nuit et du jour ;
Nous, de tous les tourments de cette vie amère
Nous ne ferons que de l'amour !

15 juin 1849.

## A ALBERT DÜRER

Dans les vieilles forêts où la sève à grands flots
Court du fût noir de l'aulne au tronc blanc des bouleaux,
Bien des fois, n'est-ce pas ? à travers la clairière,
Pâle, effaré, n'osant regarder en arrière,
Tu t'es hâté, tremblant et d'un pas convulsif,
O mon maître Albert Dure, ô vieux peintre pensif !

On devine, devant tes tableaux qu'on vénère,
Que dans les noirs taillis ton œil visionnaire
Voyait distinctement, par l'ombre recouverts,
Le faune aux doigts palmés, le sylvain aux yeux verts,
Pan, qui revêt de fleurs l'antre où tu te recueilles,
Et l'antique dryade aux mains pleines de feuilles.

Une forêt pour toi c'est un monde hideux.
Le songe et le réel s'y mêlent tous les deux.
Là se penchent rêveurs les vieux pins, les grands ormes
Dont les rameaux tordus font cent coudes difformes,
Et dans ce groupe sombre agité par le vent
Rien n'est tout à fait mort ni tout à fait vivant.
Le cresson boit ; l'eau court ; les frênes sur les pentes,
Sous la broussaille horrible et les ronces grimpantes,

(*Les Voix intérieures.*)

Contractent lentement leurs pieds noueux et noirs.
Les fleurs au cou de cygne ont les lacs pour miroirs ;
Et sur vous qui passez et l'avez réveillée,
Mainte chimère étrange, à la gorge écaillée,
D'un arbre entre ses doigts serrant les larges nœuds,
Du fond d'un antre obscur fixe un œil lumineux.
O végétation ! esprit ! matière ! force !
Couverte de peau rude ou de vivante écorce !

Aux bois, ainsi que toi, je n'ai jamais erré,
Maître, sans qu'en mon cœur l'horreur ait pénétré,
Sans voir tressaillir l'herbe, et, par le vent bercées,
Pendre à tous les rameaux de confuses pensées.
Dieu seul, ce grand témoin des faits mystérieux,
Dieu seul le sait : souvent, en de sauvages lieux,
J'ai senti, moi qu'échauffe une secrète flamme,
Comme moi palpiter et vivre avec une âme,
Et rire, et se parler dans l'ombre à demi-voix,
Les chênes monstrueux qui remplissent les bois.

20 avril 1837.

# RÊVERIE

Lo giorno se n' andava, e l' aer bruno
Toglieva gli animai che sono'n terra
Dalle fatiche loro.

DANTE.

**Oh ! laissez-moi !** c'est l'heure où l'horizon qui fume
Cache un front inégal sous un cercle de brume ;
L'heure où l'astre géant rougit et disparaît.
Le grand bois jaunissant dore seul la colline :
On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,
Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître,
Là-bas, — tandis que seul je rêve à la fenêtre
Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, —
Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,
Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or !

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô génies,
Mes chansons, comme un ciel d'automne rembrunies,
Et jeter dans mes yeux son magique reflet,
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs étouffées,
Avec les mille tours de ses palais de fées,
Brumeuse, denteler l'horizon violet !

5 septembre 1828.

(*Les Orientales.*)

## O RUS

Laissons les hommes noirs bâcler dans leur étable
Des lois qui vont nous faire un bien épouvantable.
Allons-nous-en aux bois ;
Allons-nous-en chez Dieu, dans les prés où l'on aime,
Près des lacs où l'on rêve, et ne sachons pas même
Si des gens font des lois.

Oh ! quand on peut s'enfuir aux champs, dans le grand songe,
Dans les fleurs, sous les cieux, les hommes de mensonge,
Prêtres, despotes, rois,
Comme c'est peu de chose ! et comme ces marouﬂes
Sont des fantômes vite effacés dans les souﬄes,
Les rayons et les voix !

Laissons-les s'acharner à leur folle aventure ;
Enfants, allons-nous-en là-haut, dans la nature.
Mai dore le ravin,
Tout rit, les papillons et leur douce poursuite
Passent, l'arbre est en fleur ; venez, prenons la fuite
Dans cet oubli divin.

L'évanouissement des soucis de la terre
Est là ; les champs sont purs ; là souriait Voltaire,

(*Toute la Lyre.*)

Là songeait Diderot ;
On se sent rassuré par les parfums ; les roses
Nous consolent, étant ignorantes des choses
Que l'homme connaît trop.

Là, rien ne s'interrompt, rien ne finit d'éclore ;
Le rosier respiré par Ève embaume encore
Nos deuils et nos amours ;
Et la pervenche est plus éternelle que Rome ;
Car ce qui dure peu, monts et forêts, c'est l'homme ;
Les fleurs durent toujours.

La pyramide après trois mille ans est ridée,
Le lys n'a pas un pli. — Ni la fleur, ni l'idée,
Ni le vrai, ni le beau,
N'expirent ; Dieu refait sans cesse leur jeunesse ;
La mort, c'est l'aube, et c'est afin que tout renaisse
Que Dieu fit le tombeau.

O splendeur ! ô douceur ! l'étendue infinie
Est un balancement d'amour et d'harmonie.
Contemplons à genoux.
Une voix sort du ciel et dans nos fibres passe ;
De là nos chants profonds ; le rythme est dans l'espace
Et la lyre est en nous!

Venez, tous mes enfants, tous mes amis! les plaines,
Les lacs, les bois n'ont pas de perfides haleines
Et de haineux reflux ;
Venez ; soyons un groupe errant dans la prairie,
Qui va dans l'ombre avec des mots de rêverie,
Et ne sait même plus,

Tant il sent vivre en lui la nature immortelle,
Si la chambre a quitté Pantin pour Bagatelle,
Versailles pour Saint-Cloud,
Et si le pape enfin daigne rougir la jupe
Du prêtre dont le nom commence comme dupe
Et finit comme loup.

27 mai 1875.

# LA TERRE DE L'EAU

Juillet-Août 1861.

Ce que j'ai sous les yeux et quel est ce pays,
Jugez-en :

Des terrains par la vase envahis,
Des saules, des carrés de chanvre, des passages
De voiles couleur d'ocre au fond des paysages,
Des chariots à foin peints, sculptés et dorés,
Des bois, et la senteur immense des grands prés ;
Des essaims que la nuit même ne fait pas taire ;
Des canaux à pleins bords coulant à fleur de terre ;
De frais enfants à qui l'on jette de gros sous ;
Des massifs d'arbres verts ; l'eau s'enfonce dessous.
L'amarre pend, le jonc fléchit, le roseau plie,
Et la nature est molle à ce point qu'on oublie
Utrecht et ses tocsins, Ruyter et ses combats,
Et Delft ensanglantée, et qu'Amsterdam là-bas
Montre au pâle Océan ce que c'est que Venise.
La charrue est si près du mât qu'on fraternise ;
L'aviron parle au soc et lui dit : Travaillons.

(*Dernière Gerbe.*)

L'heure en prenant son vol rit dans les carillons ;
Chaque beffroi secoue une grappe de cloches ;
D'instant en instant passe, avec ses larges poches,
Un vieux coche d'osier sous sa coiffe de cuir ;
De grands oiseaux de lacs et d'étangs qu'on voit fuir,
Ont les plumes du bout des ailes espacées,
Et l'on dirait des mains ouvertes et dressées.
Le houleux Zuyderzée est jaune à l'horizon.

Les villes sur leur porte ont un grand écusson ;
Jadis leur liberté blasonna leur richesse ;
Rotterdam est marquise, Amsterdam est duchesse ;
Ce qui n'empêche pas ces cités et ces champs,
Et tous ces blasons, d'être en somme des marchands,
Et d'avoir à Ceylan, au Brésil, en Syrie,
Des comptoirs où se tient debout leur seigneurie.
Pays riche, pays joyeux ; les gras troupeaux,
L'herbe, l'homme, l'oiseau, le travail, le repos,
Tout rit ; les paradis succèdent aux cocagnes ;
Le Rhin, ce noir seigneur descendu des montagnes,
N'est plus qu'un bon bourgeois qui se retire aux champs ;
L'humble fumée éparse autour des toits penchants
Rampe et monte à travers les frênes et les ormes ;
Et d'effrayants moulins aux vastes plates-formes,
Qui tournent éperdus et sombres dans le vent
Avec on ne sait quoi d'énorme et de vivant,
Frappant l'espace avec leurs bras de sauterelles,
Mêlent l'azur, la nue et l'ombre à leurs quatre ailes.

A coup sûr ces géants, ces pourfendeurs de l'air,
Toujours enveloppés par un quadruple éclair,
Feraient mettre en arrêt la lance à don Quichotte.

Dans la cuve au houblon Gouda vide sa hotte ;
Telle ville a son lait, telle autre ses fraisiers ;
Telle autre sa balance à peser les sorciers.
On vogue ; on reconnaît les cantons catholiques
Aux mendiants pieds nus qui baisent des reliques ;
Car la châsse est dorée aux dépens des sillons ;
La madone à bijoux fait la femme en haillons.
Le taillis noyé semble un miroir sous des branches :
Des marmots blonds, mordant leur pain aux larges tranches,
Regardent les bateaux dans le canal glisser.
La langue, c'est l'étang ; on entend coasser
Dans le mot la consonne, et dans l'eau la grenouille.
A travers une vitre on voit une quenouille ;
C'est l'aïeule au front blanc qui guette et se tapit.

L'eau, qui devrait courir, est barrée, et croupit ;
On cultive le miasme, on récolte le goître ;
L'affreux tabac pullule où le blé devrait croître ;
Dieu fait l'endroit du monde et l'homme en fait l'envers.
L'église est jaune, l'orgue est bleu, les murs sont verts ;
Ce pays est repeint par l'homme à la détrempe ;
On peint le toit, le seuil, l'escalier et la rampe ;
L'arbre peut-être est peint ; la grue et le pigeon
Volent, de peur d'avoir leur part du badigeon.
Un démon gouailleur souffle en ces joncs fantasques.
Les meuniers ont des tours, les femmes ont des casques,
Les enfants ont leur pipe avant d'avoir leurs dents.

Où donc as-tu trouvé ton soleil, ô Jordaëns ?
Ce pauvre soleil gris que le brouillard fait fondre,
Et qui ne serait pas même accepté par Londre,
Clignote, et ses longs jets de lumière blafards

Entrent dans l'eau rayons et sortent nénuphars.
Les jardins, côtoyés sans bruit par le pilote,
Sont pleins de dieux mouillés, et l'Olympe y grelotte.
Virgile frémissait de voir l'airain suer,
On tremble ici de voir le marbre éternuer,
Et l'on serait tenté d'emmailloter Pomone,
D'offrir un châle à Flore, et de faire l'aumône
D'un rayon de soleil à Phébus enrhumé.
Ici le plein midi craint le grand jour ; en mai
On a novembre ; avril meurt de froid ; juin s'embourbe,
Et juillet en toussant souffle le feu de tourbe.

Mais qu'importe ! le rire est roi dans la maison ;
L'âtre est gai. Bon visage à mauvaise saison.
Le brouillard blême emplit les champs : mais la kermesse
N'en fait pas moins, après le prêche, après la messe,
Tournoyer, jupe au vent, Goton dont le jarret,
Par moments entrevu, tient Gros-Pierre en arrêt.
Car Grietje est Goton et Pieter est Gros-Pierre.
Cette Ève et cet Adam sont partout ; et la terre
N'eût point fait et meublé, sans Gros-Pierre et Goton,
Éden pour nos aïeux et pour nous Charenton.

On passe d'un méandre à l'autre ; et la patache,
Chaque soir, aux poteaux des berges se rattache.
L'aubergiste, bonhomme à l'air vague et chinois,
Croque le voyageur comme un singe une noix ;
Lesage dans Drika saluerait Léonarde.
On boit ; les pots sont grands. La Gueldre goguenarde
Fait ses cruches avec des ventres d'échevin,
De même que la Grèce au sourire divin
Fait des bras de Phryné les anses de son vase.

Cependant le bateau glisse, le roseau jase,
Les nids parlent tout bas, l'eau chuchote, on s'endort ;
Et voilà la Hollande.

Ami, ce peuple est fort :
N'en rions pas. C'est vrai qu'il ouvre aux vents d'automne
Une plaine sans fin, âprement monotone ;
Certe, ailleurs, j'en conviens, l'aube a plus de clarté,
Et ce ne sont point là de ces champs où l'été,
Splendide et glorieux, jette à pleines corbeilles
Les fleurs, les fruits, les blés, les parfums, les abeilles ;
Sans doute quelque ennui sort de cet horizon...
Mais c'est le sol qui fut l'abri de la Raison ;
C'est la terre des gueux qui brisèrent les princes ;
On referait l'Yssel, l'Amstel, les sept Provinces,
Pourvu que, sous un ciel de pluie, on accouplât
L'herbe au jonc et l'eau morte avec le pays plat :
Mais ce qu'on ne saurait refaire, c'est la flamme
Qui, dans ce petit peuple, a mis une grande âme.

## LE MATIN

*Moriturus morituræ !*

Le voile du matin sur les monts se déploie.
Vois, un rayon naissant blanchit la vieille tour;
Et déjà dans les cieux s'unit avec amour,
Ainsi que la gloire à la joie,
Le premier chant des bois aux premiers feux du jour.

Oui, souris à l'éclat dont le ciel se décore !
— Tu verras, si demain le cercueil me dévore,
Un soleil aussi beau luire à ton désespoir,
Et les mêmes oiseaux chanter la même aurore
Sur mon tombeau muet et noir !

Mais dans l'autre horizon l'âme alors est ravie.
L'avenir sans fin s'ouvre à l'être illimité.
Au matin de l'éternité,
On se réveille de la vie
Comme d'une nuit sombre ou d'un rêve agité !

Avril 1822.

(*Odes et Ballades.*)

*

Un monument romain dans ce vieux pré normand
Est tombé.

Les enfants qui font un bruit charmant
Vont jouer là, vers l'heure où le soleil se montre,
Et quand on va du Havre à Dieppe on le rencontre.
Quelque pâtre accroupi sur le bord du chemin
Vous y mène, ou vous suit en vous tendant la main.
Le hameau voisin mêle aux branches ses fumées,
Et l'on entend les coqs chanter dans les ramées.
— C'est là, vous dit le pâtre. Et vous ne voyez rien.
Des pierres, des buissons. Mais, en regardant bien,
Si l'on se penche un peu, l'on distingue, dans l'herbe
Où prairial rayonne en sa gaîté superbe,
D'anciens frontons sculptés, bas-reliefs triomphaux,
Monstres chargés de tours et chars ornés de faulx,
Des soldats, qui, sans nuire au vol des hirondelles,
Assiègent sous les fleurs de vagues citadelles ;
Et l'on voit, sous les joncs comme sous un linceul,
Le grand César rêvant dans la nuit, triste et seul,
Les daces, noirs profils pleins d'injure et de haine,
L'ombre, et je ne sais quoi qui fut l'aigle romaine.

16 avril 1847.

(*Toute la Lyre.*)

*

Je lisais. Que lisais-je ? Oh ! le vieux livre austère,
Le poëme éternel ! — La Bible ? — Non, la terre.
Platon, tous les matins, quand revit le ciel bleu,
Lisait les vers d'Homère, et moi les fleurs de Dieu.
J'épelle les buissons, les brins d'herbe, les sources,
Et je n'ai pas besoin d'emporter dans mes courses
Mon livre sous mon bras, car je l'ai sous mes pieds.
Je m'en vais devant moi dans les lieux non frayés,
Et j'étudie à fond le texte, et je me penche,
Cherchant à déchiffrer la corolle et la branche.
Donc, courbé, — c'est ainsi qu'en marchant je traduis
La lumière en idée, en syllabes les bruits, —
J'étais en train de lire un champ, page fleurie.
Je fus interrompu dans cette rêverie ;
Un doux martinet noir avec un ventre blanc
Me parlait ; il disait : — O pauvre homme, tremblant
Entre le doute morne et la foi qui délivre,
Je t'approuve, il est bon de lire dans ce livre.
Lis toujours, lis sans cesse, ô penseur agité,
Et que les champs profonds t'emplissent de clarté !
Il est sain de toujours feuilleter la nature,
Car c'est la grande lettre et la grande écriture ;

(*Les Contemplations.*)

Car la terre, cantique où nous nous abîmons,
A pour versets les bois et pour strophes les monts!
Lis. Il n'est rien dans tout ce que peut sonder l'homme
Qui, bien questionné par l'âme, ne se nomme.
Médite. Tout est plein de jour, même la nuit ;
Et tout ce qui travaille, éclaire, aime ou détruit,
A des rayons : la roue au dur moyeu, l'étoile,
La fleur, et l'araignée au centre de sa toile.
Rends-toi compte de Dieu. Comprendre, c'est aimer.
Les plaines où le ciel aide l'herbe à germer,
L'eau, les prés, sont autant de phrases où le sage
Voit serpenter des sens qu'il saisit au passage.
Marche au vrai. Le réel, c'est le juste, vois-tu ;
Et voir la vérité, c'est trouver la vertu.
Bien lire l'univers, c'est bien lire la vie.
Le monde est l'œuvre où rien ne ment et ne dévie,
Et dont les mots sacrés répandent de l'encens.
L'homme injuste est celui qui fait des contre-sens.
Oui, la création tout entière, les choses,
Les êtres, les rapports, les éléments, les causes,
Rameaux dont le ciel clair perce le réseau noir,
L'arabesque des bois sur les cuivres du soir,
La bête, le rocher, l'épi d'or, l'aile peinte,
Tout cet ensemble obscur, végétation sainte,
Compose en se croisant ce chiffre énorme : DIEU.
L'éternel est écrit dans ce qui dure peu ;
Toute l'immensité, sombre, bleue, étoilée,
Traverse l'humble fleur, du penseur contemplée ;
On voit les champs, mais c'est de Dieu qu'on s'éblouit.
Le lys que tu comprends en toi s'épanouit.
Les roses que tu lis s'ajoutent à ton âme.
Les fleurs chastes, d'où sort une invisible flamme,

Sont les conseils que Dieu sème sur le chemin ;
C'est l'âme qui les doit cueillir, et non la main.
Ainsi tu fais ; aussi l'aube est sur ton front sombre,
Aussi tu deviens bon, juste et sage ; et dans l'ombre
Tu reprends la candeur sublime du berceau. —
Je répondis : — Hélas ! tu te trompes, oiseau.
Ma chair, faite de cendre, à chaque instant succombe ;
Mon âme ne sera blanche que dans la tombe ;
Car l'homme, quoi qu'il fasse, est aveugle ou méchant. —
Et je continuai la lecture du champ.

Juillet 1843.

## SÉRÉNITÉ

Après avoir souffert, après avoir vécu,
Tranquille, et du néant de l'homme convaincu,
Tu dis : je ne sais rien ! — Et je te félicite,
O lutteur, ô penseur, de cette réussite.
Maintenant, sans regret, sans désir, humblement,
Bienveillant pour la nuit et pour l'aveuglement,
Tu médites, vibrant au vent comme une lyre ;
Tu savoures l'azur, le jour, l'astre ; et, sans lire
Les papyrus hébreux, grecs, arabes, indous,
Tu regardes le ciel mystérieux et doux ;
Et par l'immensité ton âme est dilatée
Au point d'emplir de flamme et d'aube un monde athée.
Tes jardins sentent bon et sont tout chevelus
De lierres, de jasmins et de convolvulus ;
Mai fleurit tes lilas, août mûrit tes pommes ;
Et, pendant que le tas tumultueux des hommes
Crie : abattons ! tuons ! exterminons, broyons !
Toi, parmi les parfums et parmi les rayons,
Voilà que tu finis et que tu te reposes,
Vieux, dans une masure, et, sage, dans les roses.

(*Dernière Gerbe.*)

*

Je ne vois pas pourquoi je ferais autre chose
Que de rêver sous l'arbre où le ramier se pose ;
Les chars passent, j'entends grincer les durs essieux,

Quand les filles s'en vont laver à la fontaine,
Elles prêtent l'oreille à ma chanson lointaine ;
Et moi je reste au fond des bois mystérieux,

Parce que le hallier m'offre des fleurs sans nombre,
Parce qu'il me suffit de voir voler dans l'ombre
Mon chant vers les esprits et l'oiseau vers les cieux.

5 mars.

## *MUGITUSQUE BOUM*

Mugissement des bœufs, au temps du doux Virgile,
Comme aujourd'hui, le soir, quand fuit la nue agile,
Ou, le matin, quand l'aube aux champs extasiés
Verse à flots la rosée et le jour, vous disiez :

— Mûrissez, blés mouvants ! prés, emplissez-vous d'herbes !
Que la terre, agitant son panache de gerbes,
Chante dans l'onde d'or d'une riche moisson !
Vis, bête ; vis, cailloux ; vis, homme ; vis, buisson !
A l'heure où le soleil se couche, où l'herbe est pleine
Des grands fantômes noirs des arbres de la plaine
Jusqu'aux lointains coteaux rampant et grandissant,
Quand le brun laboureur des collines descend
Et retourne à son toit d'où sort une fumée,
Que la soif de revoir sa femme bien-aimée
Et l'enfant qu'en ses bras hier il réchauffait,
Que ce désir, croissant à chaque pas qu'il fait,
Imite dans son cœur l'allongement de l'ombre !
Êtres ! choses ! vivez ! sans peur, sans deuil, sans nombre !
Que tout s'épanouisse en sourire vermeil !
Que l'homme ait le repos et le bœuf le sommeil !
Vivez ! croissez ! semez le grain à l'aventure !

(*Les Contemplations.*)

Qu'on sente frissonner dans toute la nature,
Sous la feuille des nids, au seuil blanc des maisons,
Dans l'obscur tremblement des profonds horizons,
Un vaste emportement d'aimer, dans l'herbe verte,
Dans l'antre, dans l'étang, dans la clairière ouverte,
D'aimer sans fin, d'aimer toujours, d'aimer encor,
Sous la sérénité des sombres astres d'or !
Faites tressaillir l'air, le flot, l'aile, la bouche,
O palpitations du grand amour farouche !
Qu'on sente le baiser de l'être illimité !
Et, paix, vertu, bonheur, espérance, bonté,
O fruits divins, tombez des branches éternelles ! —

Ainsi vous parliez, voix, grandes voix solennelles ;
Et Virgile écoutait comme j'écoute, et l'eau
Voyait passer le cygne auguste, et le bouleau
Le vent, et le rocher l'écume, et le ciel sombre
L'homme... — O nature ! abîme ! immensité de l'ombre !

Marine-Terrace, juillet 1855.

## LE NUAGE

> J'erre au hasard, en tous lieux, d'un mouvement plus doux que la sphère de la lune.
>
> SHAKESPEARE.

Ce beau nuage, ô vierge ! aux hommes est pareil.
Bientôt tu le verras, grondant sur notre tête,
Aux champs de la lumière amasser la tempête,
Et leur rendre en éclairs les rayons du soleil.

Oh ! qu'un ange longtemps d'un souffle salutaire
Le soutienne en son vol, tel que l'ont vu tes yeux !
Car, s'il descend vers nous, le nuage des cieux
N'est plus qu'un brouillard sur la terre.

Vois, pour orner le soir, ce matin il est né.
L'astre géant, fécond en splendeurs inconnues,
Change en cortège ardent l'amas jaloux des nues :
Le génie est plus grand d'envieux couronné !

La tempête qui fuit d'un orage est suivie.
L'âme a peu de beaux jours ; mais, dans son ciel obscur,
L'amour, soleil divin, peut dorer d'un feu pur
Le nuage errant de la vie.

(*Odes et Ballades.*)

Hélas ! ton beau nuage aux hommes est pareil.
Bientôt tu le verras, grondant sur notre tête,
Aux champs de la lumière amasser la tempête,
Et leur rendre en éclairs les rayons du soleil !

Avril 1822.

*

O poëte ! pourquoi tes stances favorites
Marchent-elles toujours cueillant des marguerites,
Toujours des liserons et toujours des bleuets,
Et vont-elles s'asseoir au fond des bois muets,
Laissant sur leurs pieds nus, lavés par les eaux pures,
Ruisseler les cressons comme des chevelures ?
Pourquoi toujours les champs et jamais les jardins ?

D'où te viennent, rêveur, ces étranges dédains ?
Loin du buis rehaussant le sable des allées,
Loin du riant parterre aux touffes étoilées,
Loin des massifs que l'art a si bien su peigner,
Pourquoi fuir ?

Et j'ai dit : Laisse-moi m'éloigner.
La rêverie a peur des portes et des grilles.
La liberté, parmi les socs et les faucilles,
Chante dans les prés verts et rit sous le ciel bleu.

L'homme fait le jardin, les champs sont faits par Dieu.

19 juin 1839.

(*Toute la Lyre.*)

## EN MAI

Une sorte de verve étrange, point muette,
Point sourde, éclate et fait du printemps un poëte ;
Tout parle et tout écoute et tout aime à la fois ;
Et l'antre est une bouche et la source une voix ;
L'oiseau regarde ému l'oiselle intimidée,
Et dit : Si je faisais un nid ? c'est une idée !
Comme rêve un songeur le front sur l'oreiller
La nature se sent en train de travailler,
Bégaie un idéal dans ses noirs dialogues,
Fait des strophes qui sont les chênes, des églogues
Qui sont les amandiers et les lilas en fleur,
Et se laisse railler par le merle siffleur.
Il lui vient à l'esprit des nouveautés superbes ;
Elle mêle la folle avoine aux grandes herbes ;
Son poëme est la plaine où paissent les troupeaux :
Savante, elle n'a pas de trêve et de repos
Jusqu'à ce qu'elle accouple et combine et confonde
L'encens et le poison dans la sève profonde ;
De la nuit monstrueuse elle tire le jour ;
Souvent avec la haine elle fait de l'amour ;
Elle a la fièvre et crée ainsi qu'un sombre artiste ;

(*Dernière Gerbe.*)

Tout ce que la broussaille a d'hostile et de triste,
Le buisson hérissé, le steppe, le maquis,
Se condense, ô mystère ! en un chef-d'œuvre exquis
Que l'épine complète et que le ciel arrose ;
Et l'inspiration des ronces, c'est la rose.

## ENTRÉE DANS L'EXIL

J'ai fait en arrivant dans l'île connaissance
Avec un frais vallon, plein d'ombre et d'innocence,
Qui, comme moi, se plaît au bord des flots profonds.
Au même rayon d'or tous deux nous nous chauffons ;
J'ai tout de suite avec cette humble solitude
Pris une familière et charmante habitude.
Là deux arbres, un frêne, un orme à l'air vivant,
Se querellent et font des gestes dans le vent
Comme deux avocats qui parlent pour et contre :
J'y vais causer un peu tous les jours, j'y rencontre
Mon ami le lézard, mon ami le moineau ;
Le roc m'offre sa chaise et la source son eau ;
J'entends, quand je suis seul avec cette nature,
Mon âme qui lui dit tout bas son aventure ;
Ces champs sont bonnes gens, et j'aime, en vérité,
Leur douceur, et je crois qu'ils aiment ma fierté.

(*Les Quatre vents de l'Esprit.*)

## SAISON DES SEMAILLES, LE SOIR

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence :
Et je médite, obscur témoin,

(*Les Chansons des Rues et des Bois.*)

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

## QUAND NOUS QUITTIONS AVRANCHES

Ami, vous souvient-il? quand nous quittions Avranches,
Un beau soleil couchant rayonnait dans les branches.
Notre roue en passant froissait les buissons verts.
Nous regardions tous trois les cieux, les champs, les mers,
Et l'extase un moment fit nos bouches muettes,
Car elle, vous et moi, nous étions trois poëtes.

Doux instants, où le cœur jusqu'aux bords est rempli.

Puis la route tourna, le terrain fit un pli,
L'océan disparut derrière une chaumière.

Cependant tout encore était plein de lumière ;
Le soleil grandissait les ombres des passants
Et, faisant briller l'eau des lointains frémissants,
Allumait des miroirs sous les rameaux des saules.
Un pont, fait par César quand il vint dans les Gaules,
Montrait à l'horizon son vieux profil romain.
De beaux enfants, pieds nus, couraient dans le chemin ;
Nous semions dans leurs mains toute notre monnaie :
Eux, dépouillant le pré, la broussaille et la haie,
Nous lançaient des bouquets aux riantes couleurs ;

(*Toute la Lyre.*)

Nous leur faisions l'aumône, ils nous jetaient des fleurs.
Nous emportions ainsi, tous, notre douce proie,
Eux, un morceau de pain et nous un peu de joie.

Bientôt tout se voila du crêpe obscur des soirs.
Nous passions au galop dans les villages noirs.
Des formes s'agitaient sur les hêtres rougeâtres ;
Des visages pourprés riaient autour des âtres.
Cependant, à travers ces visions de nuit,
Nos quatre ardents chevaux, dans la poudre et le bruit,
Couraient en secouant leurs sonnettes de cuivre,
Et les chiens aboyants s'essoufflaient à les suivre.

Quand le matin des cieux vint bleuir le plafond,
A l'heure où le regard voit, dans l'éther profond,
Pencher vers l'horizon les sept astres du pôle,
Elle laissa tomber son front sur mon épaule,
Et s'endormit ; et nous, nous parlions ; nous disions
Que, si la Poésie, aux yeux pleins de rayons
Comme la foi, sa sœur, règne sur l'âme humaine,
La Sculpture, païenne, a la chair pour domaine ;
Car du génie ancien cet art a le secret,
Et, comme Phidias, Jean Goujon adorait
Diane, la déesse aux longs cheveux d'ébène,
Dont les flèches, troublant la montagne thébaine,
Chassent le daim fuyard qui saute le fossé
Et guette, sur es pieds de derrière dressé.

Juin 1830.

## PRINTEMPS

Tout rayonne, tout luit, tout aime, tout est doux:
Les oiseaux semblent d'air et de lumière fous;
L'âme dans l'infini croit voir un grand sourire.
A quoi bon exiler, rois ? à quoi bon proscrire ?
Proscrivez-vous l'été ? m'exilez-vous des fleurs ?
Pouvez-vous empêcher les souffles, les chaleurs,
Les clartés, d'être là, sans joug, sans fin, sans nombre,
Et de me faire fête, à moi banni, dans l'ombre ?
Pouvez-vous m'amoindrir les grands flots haletants,
L'océan, la joyeuse écume, le printemps
Jetant les parfums comme un prodigue en démence,
Et m'ôter un rayon de ce soleil immense ?
Non. Et je vous pardonne. Allez, trônez, vivez,
Et tâchez d'être rois longtemps, si vous pouvez.
Moi, pendant ce temps-là, je maraude, et je cueille,
Comme vous un empire, un brin de chèvrefeuille,
Et je l'emporte, ayant pour conquête une fleur.
Quand, au-dessus de moi, dans l'arbre, un querelleur,
Un mâle, cherche noise à sa douce femelle,
Ce n'est pas mon affaire et pourtant je m'en mêle,
Je dis : Paix là, messieurs les oiseaux, dans les bois !
Je les réconcilie avec ma grosse voix;

(*L'Art d'être Grand-père.*)

Un peu de peur qu'on fait aux amants les rapproche.
Je n'ai point de ruisseau, de torrent, ni de roche ;
Mon gazon est étroit, et, tout près de la mer ;
Mon bassin n'est pas grand, mais il n'est pas amer.
Ce coin de terre est humble et me plaît ; car l'espace
Est sur ma tête, et l'astre y brille, et l'aigle y passe,
Et le vaste Borée y plane éperdûment.
Ce parterre modeste et ce haut firmament
Sont à moi ; ces bouquets, ces feuillages, cette herbe
M'aiment, et je sens croître en moi l'oubli superbe.
Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais
Pour me souvenir, moi l'hôte de ces forêts,
Qu'il est quelqu'un là-bas, au loin, sur cette terre,
Qui s'amuse à proscrire, et règne, et fait la guerre,
Puisque je suis là seul devant l'immensité,
Et puisqu'ayant sur moi le profond ciel d'été
Où le vent souffle avec la douceur d'une lyre,
J'entends dans le jardin les petits enfants rire.

*

Le firmament est plein de la vaste clarté;
Tout est joie, innocence, espoir, bonheur, bonté.
Le beau lac brille au fond du vallon qui le mure;
Le champ sera fécond, la vigne sera mûre;
Tout regorge de sève et de vie et de bruit,
De rameaux verts, d'azur frissonnant, d'eau qui luit,
Et de petits oiseaux qui se cherchent querelle.
Qu'a donc le papillon? qu'a donc la sauterelle?
La sauterelle a l'herbe, et le papillon l'air;
Et tout deux ont avril, qui rit dans le ciel clair.
Un refrain joyeux sort de la nature entière;
Chanson qui doucement monte et devient prière.
Le poussin court, l'enfant joue et danse, l'agneau
Saute, et, laissant tomber goutte à goutte son eau,
Le vieux antre, attendri, pleure comme un visage;
Le vent lit à quelqu'un d'invisible un passage
Du poëme inouï de la création;
L'oiseau parle au parfum; la fleur parle au rayon;
Les pins sur les étangs dressent leur verte ombelle;
Les nids ont chaud. L'azur trouve la terre belle;
Onde et sphère; à la fois tous les climats flottants,
Ici l'automne, ici l'été, là le printemps.

(*Les Contemplations*).

O coteaux ! ô sillons ! souffles, soupirs, haleines !
L'hosanna des forêts, des fleuves et des plaines,
S'élève gravement vers Dieu, père du jour;
Et toutes les blancheurs sont des strophes d'amour:
Le cygne dit : lumière ! et le lys dit : clémence !
Le ciel s'ouvre à ce chant comme une oreille immense.
Le soir vient; et le globe à son tour s'éblouit.
Devient un œil énorme et regarde la nuit :
Il savoure, éperdu, l'immensité sacrée.
La contemplation du splendide empyrée,
Les nuages de crêpe et d'argent, le zénith,
Qui, formidable, brille et flamboie et bénit,
Les constellations, ces hydres étoilées,
Les effluves du sombre et du profond, mêlées
A vos effusions, astres de diamant,
Et toute l'ombre avec tout le rayonnement.
L'infini tout entier d'extase se soulève.
Et, pendant ce temps-là, Satan, l'envieux, rêve.

La Terrasse, avril 1840.

*

Je ne demande pas autre chose aux forêts
Que de faire silence autour des antres frais
Et de ne pas troubler la chanson des fauvettes.
Je veux entendre aller et venir les navettes
De Pan, noir tisserand que nous entrevoyons
Et qui file, en tordant l'eau, le vent, les rayons.
Ce grand réseau, la vie, immense et sombre toile.
Où brille et tremble en bas la fleur, en haut l'étoile.

*(Dernière Gerbe.)*

## AU VALLON DE CHÉRIZY

*Factus sum peregrinus... et quæsivi qui simul contristaretur, et non fuit.*
Ps. LXVIII.

*Perfice gressus meos semitis tuis.*
Ps. XVI.

Je suis devenu voyageur... et j'ai cherché qui s'affligerait avec moi, et nul n'est venu.

Permets à mes pas de suivre ta trace.

Le voyageur s'assied sous votre ombre immobile,
Beau vallon ; triste et seul, il contemple en rêvant
L'oiseau qui fuit l'oiseau, l'eau que souille un reptile.
Et le jonc qu'agite le vent !

Hélas ! l'homme fuit l'homme ; et souvent avant l'âge
Dans un cœur noble et pur se glisse le malheur :
Heureux l'humble roseau qu'alors un prompt orage
En passant brise dans sa fleur !

Cet orage, ô vallon, le voyageur l'implore.
Déjà las de sa course, il est bien loin encore
Du terme où ses maux vont finir ;
Il voit devant ses pas, seul pour se soutenir,
Aux rayons nébuleux de sa funèbre aurore.
Le grand désert de l'avenir !

(*Odes et Ballades.*)

De dégoûts en dégoûts il va traîner sa vie.
Que lui font ces faux biens qu'un faux orgueil envie ?
Il cherche un cœur fidèle, ami de ses douleurs ;
Mais en vain ; nuls secours n'aplaniront sa voie,
Nul parmi les mortels ne rira de sa joie,
Nul ne pleurera de ses pleurs !

Son sort est l'abandon ; et sa vie isolée
Ressemble au noir cyprès qui croît dans la vallée.
Loin de lui, le lys vierge ouvre au jour son bouton ;
Et jamais, égayant son ombre malheureuse,
Une jeune vigne amoureuse
A ses sombres rameaux n'enlace un vert feston.

Avant de gravir la montagne,
Un moment au vallon le voyageur a fui.
Le silence du moins répond à son ennui.
Il est seul dans la foule : ici, douce compagne,
La solitude est avec lui !

Isolés comme lui, mais plus que lui tranquilles,
Arbres, gazons, riants asiles,
Sauvez ce malheureux du regard des humains !
Ruisseaux, livrez vos bords, ouvrez vos flots dociles
A ses pieds qu'a souillés la fange de leurs villes
Et la poudre de leurs chemins !

Ah ! laissez-lui chanter, consolé sous vos ombres,
Ce long songe idéal de nos jours les plus sombres,
La vierge au front si pur, au sourire si beau !
Si pour l'hymen d'un jour c'est en vain qu'il l'appelle,
Laissez du moins rêver à son âme immortelle
L'éternel hymen du tombeau !

La terre ne tient point sa pensée asservie :
Le bel espoir l'enlève au triste souvenir ;
Deux ombres désormais dominent sur sa vie :
L'une est dans le passé, l'autre dans l'avenir!

Oh ! dis, quand viendras-tu ? Quel Dieu va te conduire,
Être charmant et doux, vers celui que tu plains ?
Astre ami, quand viendras-tu luire,
Comme un soleil nouveau, sur ses jours orphelins ?

Il ne t'obtiendra point, chère et noble conquête,
Au prix de ces vertus qu'il ne peut oublier :
Il laisse au gré du vent le jonc courber sa tête ;
Il sera le grand chêne, et devant la tempête
Il saura rompre et non plier.

Elle approche, il la voit ; mais il la voit sans crainte.
Adieu, flots purs, berceaux épais,
Beau vallon où l'on trouve un écho pour sa plainte,
Bois heureux où l'on souffre en paix !
Heureux qui peut, au sein du vallon solitaire,
Naître, vivre et mourir dans le champ paternel !
Il ne connaît rien de la terre,
Et ne voit jamais que le ciel !

Juillet 1821.

# LA NATURE

— La terre est de granit, les ruisseaux sont de marbre,
C'est l'hiver; nous avons bien froid. Veux-tu, bon arbre,
Être dans mon foyer la bûche de Noël?
— Bois, je viens de la terre, et, feu, je monte au ciel.
Frappe, bon bûcheron. Père, aïeul, homme, femme,
Chauffez au feu vos mains, chauffez à Dieu votre âme.
Aimez, vivez. — Veux-tu, bon arbre, être timon
De charrue? — Oui, je veux creuser le noir limon,
Et tirer l'épi d'or de la terre profonde.
Quand le soc a passé, la plaine devient blonde,
La paix aux doux yeux sort du sillon entr'ouvert,
Et l'aube en pleurs sourit. — Veux-tu, bel arbre vert,
Arbre du hallier sombre où le chevreuil s'échappe,
De la maison de l'homme être le pilier? — Frappe.
Je puis porter les toits, ayant porté les nids.
Ta demeure est sacrée, homme, et je la bénis:
Là, dans l'ombre et l'amour, pensif, tu te recueilles:
Et le bruit des enfants ressemble au bruit des feuilles.
— Veux-tu, dis-moi, bon arbre, être mât de vaisseau?
— Frappe, bon charpentier. Je veux bien être oiseau.
Le navire est pour moi, dans l'immense mystère,
Ce qu'est pour vous la tombe; il m'arrache à la terre,

(*Les Contemplations.*)

Et, frissonnant, m'emporte à travers l'infini.
J'irai voir ces grands cieux d'où l'hiver est banni,
Et dont plus d'un essaim me parle à son passage.
Pas plus que le tombeau n'épouvante le sage,
Le profond océan, d'obscurité vêtu,
Ne m'épouvante point : oui, frappe. — Arbre, veux-tu
Être gibet ? — Silence, homme ! va-t'en, cognée !
J'appartiens à la vie, à la vie indignée !
Va-t'en, bourreau ! va-t'en, juge ! fuyez, démons !
Je suis l'arbre des bois, je suis l'arbre des monts ;
Je porte les fruits mûrs, j'abrite les pervenches ;
Laissez-moi ma racine et laissez-moi mes branches !
Arrière ! Hommes, tuez ! ouvriers du trépas,
Soyez sanglants, mauvais, durs ; mais ne venez pas,
Ne venez pas, traînant des cordes et des chaînes,
Vous chercher un complice au milieu des grands chênes !
Ne faites pas servir à vos crimes, vivants,
L'arbre mystérieux à qui parlent les vents !
Vos lois portent la nuit sur leurs ailes funèbres.
Je suis fils du soleil, soyez fils des ténèbres.
Allez-vous-en ! laissez l'arbre dans ses déserts.
A vos plaisirs, aux jeux, aux festins, aux concerts,
Accouplez l'échafaud et le supplice ; faites.
Soit. Vivez et tuez. Tuez entre deux fêtes
Le malheureux, chargé de fautes et de maux.
Moi, je ne mêle pas de spectre à mes rameaux !

Janvier 1843.

# LA CHUTE DU RHIN

Avalanche de bruit, le Rhin tombe en hurlant
Dans le gouffre où l'écume, immense chaos blanc,
Tourne éternellement son effroyable roue ;
Dans le puits inconnu que l'eau sombre secoue,
Tout bave et gronde : ainsi rugiraient des Titans
Vautrés dans un abîme énorme et combattants.
Cela frémit, cela hurle, cela blasphème.
On dirait Caliban colletant Polyphème.
On pressent, sous ce vaste et formidable bruit,
Toutes les profondeurs sinistres de la nuit.
Le fleuve à son tourment court avec épouvante.
L'âpre rondeur des eaux, glauque, aveugle et vivante,
Croule, et renaît toujours pour toujours se briser.
L'arc-en-ciel frissonnant brille et vient s'y poser ;
Sur la courbe difforme il met sa courbe pure,
Et l'on croit voir Diane, au fond de l'ombre obscure,
Dressant dans ce fracas son front tranquille et fier,
Du bout de son arc vierge apaiser un enfer.

27 septembre 1869.

(*Dernière Gerbe.*)

*

Πᾶν μοι συναρμόζει ὃ σοι εὐάρμοστόν ἐστι
ὦ κοσμε· οὐδέν μοι πρόωρον, οὐδὲ ὄψιμον, τὸ
σοὶ εὔκαιρον. πᾶν παρπός, ὃ φέρουσιν αἱ σαὶ
ὧραι, ὦ φύσις· ἐκ σοῦ πάντα, ἐν σοὶ πάντα, εἰς
σὲ πάντα.

MARC-AURÈLE.

Parfois, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie
Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie ;
J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit ;
Et l'heure vainement me frappe de son aile
Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit !

Souvent alors j'ai cru que ces soleils de flamme
Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon âme ;
Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné ;
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne :
Que le ciel pour moi seul s'était illuminé !

Novembre 1829.

(*Les Feuilles d'automne.*)

# LETTRE

La Champagne est fort laide où je suis ; mais qu'importe,
J'ai de l'air, un peu d'herbe, une vigne à ma porte ;
D'ailleurs, je ne suis pas ici pour bien longtemps.
N'ayant pas mes petits près de moi, je prétends
Avoir droit à la fuite, et j'y songe à toute heure.
Et tous les jours je veux partir, et je demeure.
L'homme est ainsi.

Parfois tout s'efface à mes yeux
Sous la mauvaise humeur du nuage ennuyeux,
Il pleut. Triste pays. Moins de blé que d'ivraie.
Bientôt j'irai chercher la solitude vraie,
Où sont les fiers écueils, sombres, jamais vaincus,
La mer. En attendant, comme Horace à Fuscus,
Je t'envoie, ami cher, les paroles civiles
Que doit l'hôte des champs à l'habitant des villes ;
Tu songes au milieu des tumultes hagards ;
Et je salue, avec toutes sortes d'égards,
Moi qui vois les fourmis, toi qui vois les pygmées.

Parce que vous avez la forge aux renommées,
Aux vacarmes, aux faits tapageurs et soudains,

(*Toute la Lyre.*)

Ne croyez pas qu'à Bray-sur-Marne, ô citadins,
On soit des paysans au point d'être des brutes ;
Non, on danse, on se cherche au bois, on fait des chutes,
On s'aime ; on est toujours Estelle et Némorin ;
Simone et Gros Thomas sautent au tambourin ;
Et les vieux grands parents grondent quand, le dimanche,
Les filles vont tirer les garçons par la manche.
Le presbytère est là qui garde le troupeau.
Parfois j'entre à l'église et j'ôte mon chapeau
Quand monsieur le curé foudroie en pleine chaire
L'idylle d'un bouvier avec une vachère.

Mais je suis indulgent plus que lui ; le ciel bleu,
Diable ! et le doux printemps, tout cela trouble un peu ;
Et les petits oiseaux, quel détestable exemple !
Le jeune mois de mai, c'est toujours le vieux temple
Où, doucement raillés par les merles siffleurs,
Les gens qui s'aiment vont s'adorer dans les fleurs ;
Jadis c'était Phyllis, aujourd'hui c'est Javotte,
Mais c'est toujours la femme au mois de mai dévote.

Moi, je suis spectateur, et je pardonne ; ayant
L'âme très débonnaire et l'air très effrayant.
Car j'inquiète fort le village. On me nomme
Le sorcier ; on m'évite ; ils disent : — C'est un homme
Qu'on entend parler haut dans sa chambre, le soir ;
Or on ne parle seul qu'avec quelqu'un de noir. —
C'est pourquoi je fais peur.

La maison que j'habite,
Grotte dont j'ai fait choix pour être cénobite,
C'est l'auberge ; on y boit dans la salle d'en bas ;

Les filles du pays viennent, ôtent leurs bas,
Et salissent leurs pieds dans la mare voisine.
La soupe aux choux, c'est là toute notre cuisine :
Un lit et quatre murs, c'est là tout mon logis.

Je vis ; les champs le soir sont largement rougis ;
L'espace est, le matin, confusément sonore ;
L'angelus se répand dans le ciel dès l'aurore,
Et j'ai le bercement des cloches en dormant.
Poésie : un roulier avec un jurement ;
Des poules becquetant un vieux mur en décombre
De lointains aboiements dialoguant dans l'ombre ;
Parfois un vol d'oiseaux sauvages émigrant.
C'est petit, car c'est laid, et le beau seul est grand.
Cette campagne, où l'aube à regret semble naître,
M'offre à perte de vue au loin sous ma fenêtre
Rien, la route, un sol âpre, usé, morne, inclément.
Quelques arbres sont là : j'écoute vaguement
Les conversations du vent avec les branches.
La plaine brune alterne avec les plaines blanches :
Pas un coteau, des prés maigres, peu de gazon ;
Et j'ai pour tout plaisir de voir à l'horizon
Un groupe de toits bas d'où sort une fumée.
Le paysage étant plat comme Mérimée.

## EN ÉCOUTANT LES OISEAUX

Oh ! quand donc aurez-vous fini, petits oiseaux,
De jaser au milieu des branches et des eaux,
Que nous nous expliquions et que je vous querelle !
Rouge-gorge, verdier, fauvette, tourterelle,
Oiseaux, je vous entends, je vous connais. Sachez
Que je ne suis pas dupe, ô doux ténors cachés,
De votre mélodie et de votre langage.
Celle que j'aime est loin et pense à moi ; je gage,
O rossignol, dont l'hymne exquis et gracieux
Donne un frémissement à l'astre dans les cieux,
Que ce que tu dis là, c'est le chant de son âme.
Vous guettez les soupirs de l'homme et de la femme,
Oiseaux ; quand nous aimons et quand nous triomphons,
Quand notre être, tout bas, s'exhale en chants profonds,
Vous, attentifs, parmi les bois inaccessibles,
Vous saisissez au vol ces strophes invisibles,
Et vous les répétez tout haut, comme de vous ;
Et vous mêlez, pour rendre encor l'hymne plus doux,
A la chanson des cœurs le battement des ailes ;
Si bien qu'on vous admire, écouteurs infidèles,
Et que le noir sapin murmure aux vieux tilleuls :
Sont-ils charmants d'avoir trouvé cela tout seuls !

(*Les Contemplations.*)

Et que l'eau, palpitant sous le chant qui l'effleure,
Baise avec un sanglot le beau saule qui pleure,
Et que le dur tronc d'arbre a des airs attendris,
Et que l'épervier rêve, oubliant la perdrix,
Et que les loups s'en vont songer auprès des louves!
— Divin! dit le hibou; le moineau dit: — Tu trouves?
Amour, lorsqu'en nos cœurs tu te réfugias,
L'oiseau vint y puiser; ce sont ces plagiats,
Ces chants qu'un rossignol, belles, prend sur vos bouches,
Qui font que les grands bois courbent leurs fronts farouches,
Et que les lourds rochers, stupides et ravis,
Se penchent, les laissant piller le chénevis,
Et ne distinguent plus, dans leurs rêves étranges,
La langue des oiseaux de la langue des anges

Caudebec, septembre 183...

## LES PLANÈTES

Dans nos noirs firmaments, cieux des mondes maudits,
Sombre loi, les enfers pèsent au paradis.
Chacun de ces foyers que l'ombre a dans ses voiles,
Qui de près sont soleils et de loin sont étoiles,
A des fourmillements de globes ténébreux,
Terres, lunes, anneaux, mondes noirs et nombreux,
Mêlés aux longs fils d'or de sa vaste lumière.
Morne expiation d'une faute première !
Tous ces grands chevelus des feux et des rayons,
Les soleils à la face énorme, ces lions
De l'abîme, accroupis au seuil des bleus pilastres,
Dans leur crinière immense ont des vermines d'astres.

(*Dernière Gerbe.*)

## A CAUTERETS

Le matin, les vapeurs, en blanches mousselines,
Montent en même temps, à travers les grands bois,
De tous les ravins noirs, de toutes les collines,
De tous les sommets à la fois.

Un jour douteux ternit l'horizon ; l'aube est pâle ;
Le ciel voilé n'a plus l'azur que nous aimons.
Tant une brume épaisse à longs flocons s'exhale
Du flanc ruisselant des vieux monts !

On croit les voir bondir comme au temps du prophète,
Et l'on se dit, de crainte et de stupeur saisi :
— O chevaux monstrueux ! quelle course ont-ils faite
Que leurs croupes fument ainsi !...

27 août.

## CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE

O altitudo !

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux ?
Était-ce aux bords du Sund ? aux côtes de Bretagne ?
Aviez-vous l'océan au pied de la montagne ?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté ?
Voici ce qu'on entend, — du moins un jour qu'en rêve
Ma pensée abattit son vol sur une grève,
Et, du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Pleins d'accords éclatants, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
C'était une musique ineffable et profonde,

(*Les Feuilles d'automne.*)

Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait élargissant ses orbes infinis
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le temps, l'espace et la forme et le nombre!
Comme une autre atmosphère, épars et débordé,
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde, enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.

Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde,
Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers; chant de gloire! hymne heureux!
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux.
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Était triste; c'était le murmure des hommes.
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'océan magnifique
Épandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création.
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,

Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'océan par moments abaissait sa voix haute,
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait ; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,
Et malédiction, et blasphème, et clameur,
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient ?
Hélas ! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères ! de ces deux voix étranges, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,
L'une disait : NATURE ! et l'autre : HUMANITÉ !

Alors je méditai ; car mon esprit fidèle,
Hélas ! n'avait jamais déployé plus grande aile ;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour ;
Et je rêvai longtemps, contemplant tour à tour,
Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon âme.

Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain?

27 juillet 1829.

*

Seigneur, j'ai médité dans les heures nocturnes,
Et je me suis assis pensif, comme un aïeul,
Sur les sommets déserts, dans les lieux taciturnes
Où l'homme ne vient pas, où l'on vous trouve seul ;

J'ai de l'oiseau sinistre écouté les huées,
J'ai vu la pâle fleur trembler dans le gazon,
Et l'arbre en pleurs sortir du crêpe des nuées,
Et l'aube frissonner, livide, à l'horizon ;

J'ai vu, le soir, flotter les apparences noires
Qui rampent dans la plaine et se traînent sans bruit ;
J'ai regardé, du haut des mornes promontoires,
Les sombres tremblements de la mer dans la nuit ;

J'ai vu dans les sapins passer la lune horrible,
Et j'ai cru par moments, témoin épouvanté,
Surprendre l'attitude effarée et terrible
De la création devant l'éternité.

28 août.

(*Toute la Lyre.*)

# NUAGES

## I

Le ciel soudain se fit tout sombre ; une tempête
Approchait, et je vis, en relevant la tête,
Un grand nuage obscur posé sur l'horizon.
Aucun tonnerre encor ne grondait : le gazon
Frissonnait près de moi ; les branches tremblaient toutes,
Et des passants lointains se hâtaient sur les routes.
Cependant le nuage au flanc vitreux et roux
Grandissait comme un mont qui marcherait vers nous.
On voyait dans les prés s'effarer les cavales
Et les troupeaux s'enfuir, bêlant par intervalles.
Terreur des bois profonds, des champs silencieux,
Emplissant tout à coup tout un côté des cieux,
Une lueur sinistre, effrayante, inconnue,
D'un sourd reflet de cuivre illumina la nue
Et passa ; comme si, sous le souffle de Dieu,
Des grands poissons de flamme aux écailles de feu,
Vastes formes dans l'ombre au hasard remuées,
En ce sombre océan de brume et de nuées
Nageaient, et dans les flots du lourd nuage noir
Se laissaient par instants vaguement entrevoir.

(*Toute la Lyre.*)

II

Nous marchons; il a plu toute la nuit; le vent
Pleure dans les sapins: pas de soleil levant:
Tout frissonne; le ciel, de teinte grise et mate,
Nous verse tristement un jour de casemate.

Tout à coup, au détour du sentier recourbé,
Apparaît un nuage entre deux monts tombé.
Il est dans le vallon comme en un vase énorme.
C'est un mur de brouillard, sans couleur et sans forme.
Rien au delà. Tout cesse. On n'entend aucun son;
On voit le dernier arbre et le dernier buisson.
La brume, chaos morne, impénétrable et vide,
Où flotte affreusement une lueur livide,
Emplit l'angle hideux du ravin de granit.
On croirait que c'est là que le monde finit
Et que va commencer la nuée éternelle.

— Borne où l'âme et l'oiseau sentent faiblir leur aile,
Abîme où le penseur se penche avec effroi,
Puits de l'ombre infinie, oh! disais-je, est-ce toi?

Alors, je m'enfonçai dans ma pensée obscure,
Laissant mes compagnons errer à l'aventure.

Pyrénées, 28 août.

# ÉCLAIRCIE

L'océan resplendit sous sa vaste nuée.
L'onde, de son combat sans fin exténuée,
S'assoupit, et, laissant l'écueil se reposer,
Fait de toute la rive un immense baiser.
On dirait qu'en tous lieux, en même temps, la vie
Dissout le mal, le deuil, l'hiver, la nuit, l'envie,
Et que le mort couché dit au vivant debout :
Aime ! et qu'une âme obscure, épanouie en tout,
Avance doucement sa bouche vers nos lèvres.
L'être, éteignant dans l'ombre et l'extase ses fièvres,
Ouvrant ses flancs, ses seins, ses yeux, ses cœurs épars,
Dans ses pores profonds reçoit de toutes parts
La pénétration de la sève sacrée.
La grande paix d'en haut vient comme une marée.
Le brin d'herbe palpite aux fentes du pavé ;
Et l'âme a chaud. On sent que le nid est couvé.
L'infini semble plein d'un frisson de feuillée.
On croit être à cette heure où la terre éveillée
Entend le bruit que fait l'ouverture du jour,
Le premier pas du vent, du travail, de l'amour,
De l'homme, et le verrou de la porte sonore,
Et le hennissement du blanc cheval aurore.

(*Les Contemplations.*)

Le moineau d'un coup d'aile, ainsi qu'un fol esprit,
Vient taquiner le flot monstrueux qui sourit ;
L'air joue avec la mouche, et l'écume avec l'aigle ;
Le grave laboureur fait ses sillons et règle
La page où s'écrira le poëme des blés ;
Des pêcheurs sont là-bas sous un pampre attablés ;
L'horizon semble un rêve éblouissant où nage
L'écaille de la mer, la plume du nuage,
Car l'océan est hydre et le nuage oiseau.
Une lueur, rayon vague, part du berceau
Qu'une femme balance au seuil d'une chaumière,
Dore les champs, les fleurs, l'onde, et devient lumière
En touchant un tombeau qui dort près du clocher.
Le jour plonge au plus noir du gouffre, et va chercher
L'ombre, et la baise au front sous l'eau sombre et hagarde.
Tout est est doux, calme, heureux, apaisé ; Dieu regarde.

Marine-Terrace, juillet 1855.

## AUX CHAMPS

Je me penche attendri sur les bois et les eaux,
Rêveur, grand-père aussi des fleurs et des oiseaux ;
J'ai la pitié sacrée et profonde des choses ;
J'empêche les enfants de maltraiter les roses ;
Je dis : N'effarez point la plante et l'animal ;
Riez sans faire peur, jouez sans faire mal.
Jeanne et Georges, fronts purs, prunelles éblouies,
Rayonnent au milieu des fleurs épanouies ;
J'erre, sans le troubler, dans tout ce paradis ;
Je les entends chanter, je songe, et je me dis
Qu'ils sont inattentifs, dans leurs charmants tapages,
Au bruit sombre que font, en se tournant, les pages
Du mystérieux livre où leur sort est écrit,
Et qu'ils sont loin du prêtre et près de Jésus-Christ.

(*L'Art d'être Grand-Père.*)

# ÉGLOGUE

— Un journal ! Donnez-moi du papier, que j'écrive
Une lettre, et voyez si le facteur arrive.
Il semble que la poste aujourd'hui tarde un peu.
Vent, brouillard, pluie. On est en juin. Faites du feu. –
Comme ces champs ont l'air bougon et réfractaire !
Un gros nuage noir est tout près de la terre ;
Le jour a le front bas, et les cieux sont étroits ;
Et l'on voit dans la rue, en file, trois par trois,
Serrés dans leurs boutons et droits dans leurs agrafes,
Passer des titotleurss[1] grisés par des carafes.
Ils sont jeunes, plusieurs ont vingt ans ; et, pendant
Que, regardant la vie avec un œil pédant,
Ils laissent se transir Betsy, Goton et Lise,
L'eau qu'ils boivent leur sort du nez en chants d'église.

Jadis c'était le temps du beau printemps divin ;
Silène était dans l'antre et ronflait plein de vin ;
Mai frissonnait d'aurore, et des flûtes magiques
Se répondaient dans l'ombre au fond des géorgiques ;
L'eau courait, l'air jouait : de son râle étranglé
La couleuvre amoureuse épouvantait Églé ;

[1] Teatotallers, buveurs de thé. Prononcer titotleurss.

Les paons dans la lumière ouvraient leurs larges queues;
Et, lueurs dans l'azur, les neuf déesses bleues
Flottaient entre la terre et le ciel dans le soir
Et chantaient; et, laissant à travers elles voir
Les étoiles, ces yeux du vague crépuscule,
Elles mêlaient Virgile assis au Janicule,
Moschus dans Syracuse, et les sources en pleurs,
Les troupeaux, les sommeils sous les arbres, les fleurs,
Les bois, Amaryllis, Mnasyle et Phyllodoce,
A leur mystérieux et sombre sacerdoce.

Guernesey, 20 mai 1856.

## SENIOR EST JUNIOR

Buvez ! riez ! — moi je m'obstine
Aux songes de l'amour ancien ;
Je sens en moi l'âme enfantine
D'Homère, vieux musicien.

Je vis aux champs ; j'aime et je rêve ;
Je suis bucolique et berger ;
Je dédie aux dents blanches d'Ève
Tous les pommiers de mon verger.

Je m'appelle Amyntas, Mnasyle,
Qui vous voudrez ; je dis : Croyons,
Pensons, aimons ! et je m'exile
Dans les parfums et les rayons.

A peine en l'idylle décente
Entend-on le bruit d'un baiser.
La prairie est une innocente
Qu'il ne faut point scandaliser.

Tout en soupirant comme Horace,
Je vois ramper dans le champ noir,
Avec des reflets de cuirasse,
Les grands socs qu'on traîne le soir.

(*Les Chansons des rues et des bois.*)

J'habite avec l'arbre et la plante ;
Je ne suis jamais fatigué
De regarder la marche lente
Des vaches qui passent le gué.

J'entends, debout sur quelque cime,
Le chant qu'un nid sous un buisson
Mêle au blèmissement sublime
D'un lever d'astre à l'horizon.

Je suis l'auditeur solitaire ;
Et j'écoute en moi, hors de moi,
Le Je-ne-sais-qui du mystère
Murmurant le Je-ne-sais-quoi.

J'aime l'aube ardente et rougie,
Le midi, les cieux éblouis,
La flamme, et j'ai la nostalgie
Du soleil, mon ancien pays.

Le matin toute la nature
Vocalise, fredonne, rit,
Je songe. L'aurore est si pure,
Et les oiseaux ont tant d'esprit !

Tout chante, geai, pinson, linotte,
Bouvreuil, alouette au zénith,
Et la source ajoute sa note,
Et le vent parle, et Dieu bénit.

J'aime toute cette musique,
Ces refrains, jamais importuns,

Et le bon vieux plain-chant classique
Des chênes aux capuchons bruns.

Je vous mets au défi de faire
Une plus charmante chanson
Que l'eau vive où Jeanne et Néère
Trempent leurs pieds dans le cresson.

*

Le soir calme et profond se répand dans la plaine.
Ma fille, asseyons-nous. Le couchant jette à peine
Une vague lueur sous l'arche du vieux pont.

Une forge lointaine à l'angelus répond.

Le Seigneur sur la cloche et l'homme sur l'enclume
Forgent la même chose, et l'étoile s'allume
Là-haut en même temps qu'ici-bas le foyer.
Notre destin, vois tu, mon ange, est tout entier
Dans ces deux bruits qui sont deux voix, deux voix austères ;
Tous deux conseillent l'homme au milieu des mystères,
Et lui montrent le but, le port, le gouvernail.
La cloche dit : prière ! et l'enclume : travail !

15 septembre 1849.

(*Toute la Lyre.*)

# LES OISEAUX

Je rêvais dans un grand cimetière désert,
De mon âme et des morts j'écoutais le concert,
Parmi les fleurs de l'herbe et les croix de la tombe.
Dieu veut que ce qui naît sorte de ce qui tombe.
Et l'ombre m'emplissait.

Autour de moi, nombreux,
Gais, sans avoir souci de mon front ténébreux,
Dans ce champ, lit fatal de la sieste dernière,
Des moineaux francs faisaient l'école buissonnière.
C'était l'éternité que taquine l'instant.
Ils allaient et venaient, chantant, volant, sautant,
Égratignant la mort de leurs griffes pointues,
Lissant leur bec au nez lugubre des statues.
Becquetant les tombeaux, ces grains mystérieux.
Je pris ces tapageurs ailés au sérieux ;
Je criai : — Paix aux morts ! vous êtes des harpies.
— Nous sommes des moineaux, me dirent ces impies.
— Silence ! allez-vous-en ! repris-je, peu clément.
Ils s'enfuirent ; j'étais le plus fort. Seulement,
Un d'eux resta derrière, et, pour toute musique,
Dressa la queue, et dit : — Quel est ce vieux classique ?

(*Les Contemplations.*)

Comme ils s'en allaient tous, furieux, maugréant,
Criant, et regardant de travers le géant,
Un houx noir qui songeait près d'une tombe, un sage,
M'arrêta brusquement par la manche au passage,
Et me dit : — Ces oiseaux sont dans leur fonction.
Laisse-les. Nous avons besoin de ce rayon.
Dieu les envoie. Ils font vivre le cimetière.
Homme, ils sont la gaîté de la nature entière.
Ils prennent son murmure au ruisseau, sa clarté
A l'astre, son sourire au matin enchanté ;
Partout où rit un sage, ils lui prennent sa joie,
Et nous l'apportent ; l'ombre en les voyant flamboie ;
Ils emplissent leurs becs des cris des écoliers ;
A travers l'homme et l'herbe, et l'onde, et les halliers,
Ils vont pillant la joie en l'univers immense.
Ils ont cette raison qui te semble démence.
Ils ont pitié de nous qui loin d'eux languissons ;
Et, lorsqu'ils sont bien pleins de jeux et de chansons,
D'églogues, de baisers, de tous les commérages
Que les nids en avril font sous les verts ombrages,
Ils accourent, joyeux, charmants, légers, bruyants,
Nous jeter tout cela dans nos trous effrayants,
Et viennent, des palais, des bois, de la chaumière,
Vider dans notre nuit toute cette lumière !
Quand mai nous les ramène, ô songeur, nous disons :
Les voilà ! tout s'émeut, pierres, tertres, gazons ;
Le moindre arbrisseau parle, et l'herbe est en extase ;
Le saule pleureur chante en achevant sa phrase ;
Ils confessent les ifs devenus babillards ;
Ils jasent de la vie avec les corbillards ;
Des linceuls trop pompeux ils décrochent l'agrafe ;
Ils se moquent du marbre ; ils savent l'orthographe ;

Et, moi qui suis ici le vieux chardon boudeur
Devant qui le mensonge étale sa laideur
Et ne se gêne pas, me traitant comme un hôte,
Je trouve juste, ami, qu'en lisant à voix haute
L'épitaphe où le mort est toujours bon et beau,
Ils fassent éclater de rire le tombeau.

Paris, mai 1835.

*

David, le marbre est saint, le bronze est vénérable.
Sous le bois où grandit le tilleul et l'érable,
Où le chêne tressaille, où les germes vivants,
Comme une bouche ouverts, boivent l'onde et les vents,
Sous le fleuve moiré qui, roulant ses eaux vives,
Décompose en ses flots les ombres de ses rives,
Sous le mont colossal, sous l'énorme plateau
Que Jéhovah tailla de son divin marteau,
Sous les vallons charmants, sous la fraîche prairie,
Ce globe laisse voir à notre rêverie
Et cache en même temps à nos yeux trop charnels
Des métaux glorieux, des granits éternels,
Veinés de noirs filons et de zébrures blanches,
Comme le sol marbré par les ombres des branches ;
Blocs où filtre la sève, où l'eau monte et descend,
Que le fleuve connaît, que la montagne sent,
Et que l'âpre forêt sous sa racine austère
Presse et fait sourdement remuer dans la terre !
Car la chose aime l'être et tout dans tout se fond.
Un esprit bienveillant, intelligent, profond,
Circule dans les champs, dans l'air, dans l'eau sonore ;
Et la création sait ce que l'homme ignore.

(*Toute la Lyre.*)

# NUITS D'HIVER

## I

Comme la nuit tombe vite !
Le jour, en cette saison,
Comme un voleur prend la fuite,
S'évade sous l'horizon.

Il semble, ô soleil de Rome,
De l'Inde et du Parthénon,
Que, quand la nuit vient de l'homme
Visiter le cabanon,

Tu ne veux pas qu'on te voie,
Et que tu crains d'être pris
En flagrant délit de joie
Par la geôlière au front gris.

Pour les heureux en démence
L'âpre hiver n'a point d'effroi,
Mais il jette un crêpe immense
Sur celui qui, comme moi,

(*Les quatre vents de l'esprit*)

Rêveur, saignant, inflexible,
Souffrant d'un stoïque ennui,
Sentant la bouche invisible
Et sombre souffler sur lui,

Montant des effets aux causes,
Seul, étranger en tout lieu,
Réfugié dans les choses
Où l'on sent palpiter Dieu,

De tous les biens qu'un jour fane
Et dont rit le sage amer
N'ayant plus qu'une cabane
Au bord de la grande mer,

Songe, assis dans l'embrasure,
Se console en s'abîmant,
Et, pensif, à sa masure
Ajoute le firmament.

Pour cet homme en sa chaumière,
C'est une amère douleur
Que l'adieu de la lumière
Et le départ de la fleur.

C'est un chagrin quand, moroses,
Les rayons dans les vallons
S'éclipsent, et quand les roses
Disent : Nous nous en allons !

## II

Le soir qui verse, ô mystère !
Le ciel noir sur le ciel bleu
Entre l'espace et la terre
Pose une barre de feu.

Le couchant, dorant mon bouge,
Ferme, sur l'ombre où je suis.
Comme un verrou de fer rouge,
La porte énorme des nuits.

Cherchant au ciel des étoiles,
Vous écoutez, matelots,
Ce que le frisson des voiles
Dit au tremblement des flots.

La bise, bouche vivante,
Les vents, les bruits, les typhons,
Toute la grande épouvante
Erre sous les cieux profonds.

Je baisse mes yeux funèbres ;
Je me sens dans ma terreur
Compagnon de ces ténèbres
Et frère de cette horreur.

L'homme, en proie aux maux sans nombre,
Porte en son cœur, morne enfer,
Toute la honte de l'ombre,
De l'abîme et de la chair.

Je sens que ce crépuscule
Me pénètre soucieux,
Et qu'en moi l'âme recule
Comme le jour dans les cieux.

Il semble que tout s'altère,
Se traîne, expire ou s'abat,
Et qu'il reste de la terre
Ce qui reste d'un combat.

L'arbre, près du flot qui râle,
Tord ses bras comme un banni ;
On ne sait quel reflet pâle
Des lueurs de l'infini

Perce les bois sans feuillée,
Et teint d'un livide éclair
Cette cuirasse écaillée
Que nous appelons la mer.

Tandis que l'occident sombre
Lutte contre le néant,
Le levant s'emplit de l'ombre
De tout le gouffre béant.

Une main — est-ce la vôtre,
Dieu ? — tire, en l'azur désert,
Les astres l'un après l'autre
Du puits de l'abîme ouvert.

*

Dans ce jardin antique où les grandes allées
Passent sous les tilleuls si chastes, si voilées
Que toute fleur qui s'ouvre y semble un encensoir,
Où, marquant tous ses pas de l'aube jusqu'au soir,
L'heure met tour à tour dans les vases de marbre
Les rayons du soleil et les ombres de l'arbre,
Anges, vous le savez, oh ! comme avec amour,
Rêveur, je regardais dans la clarté du jour
Jouer l'oiseau qui vole et la branche qui plie,
Et de quels doux pensers mon âme était remplie,
Tandis que l'humble enfant, dont je baise le front,
Avec son pas joyeux pressant mon pas moins prompt,
Marchait en m'entraînant vers la grotte où le lierre
Met une barbe verte au vieux fleuve de pierre !

20 février 1837.

(*Les Voix intérieures.*)

## LE LIERRE

Ce ne sont qu'horizons calmes et pacifiques ;
On voit sur les coteaux des chasses magnifiques ;
Le reste du pays, sous le ciel gris ou bleu,
Est une plaine, avec une église au milieu.

Un lierre monstrueux à tige arborescente
Qui sort de l'herbe ainsi qu'une griffe puissante,
Comme un des mille bras de Cybèle au front vert,
Semble, en ce champ aride et de ronces couvert,
Avoir un jour saisi l'église solitaire,
Et la tirer d'en bas lentement dans la terre.
Tour, arcs-boutants, chevet, portail aux larges fûts,
Il cache et ronge tout sous ses rameaux touffus.

Sans doute que dans l'ombre il parle à ces murailles
Et qu'il leur dit : Jadis vous dormiez aux entrailles
Des collines, d'où l'homme arrache incessamment
Le marbre, le granit, l'argile et le ciment ;
O pierres, vous devez être lasses d'entendre
Les hommes bourdonner, les orages s'épandre,
Et les cloches d'airain gémir dans les clochers.
Redevenez cailloux, galets, débris, rochers !
Dans la terre au flanc noir retombez pêle-mêle !
Rentrez au sein profond de l'aïeule éternelle !

Bondout, 5 novembre 1846.

(*Toute la Lyre.*)

## LA CONSOLATRICE

Quand le cœur oppressé veut et cherche un dictame,
Les bois, les monts, les prés, ont pour notre pauvre âme
Un étrange pouvoir de mise en liberté.

O matin ! triomphante et sereine clarté !
Délivrance de l'aube et du jour qui se lève !
Évanouissement subit de tout le rêve !
Comme les vils soucis de la terre s'en vont,
Comme on devient un être ineffable et profond,
Comme on quitte sa peau de souffrance et de haine,
Dieu bon ! comme on sent bien son aile et peu sa chaîne !
Le bien, songe avorté, le mal, fait accompli,
Oh ! comme tout cela n'est plus qu'un tas d'oubli,
Comme on n'a plus dans l'âme une place meurtrie,
Comme rien n'est exil, comme tout est patrie,
Dès qu'on s'en est allé se promener aux champs,
Parmi les fleurs, au fond des rayons et des chants,
Dans la nature immense, étoilée, embrasée,
Et sitôt qu'on a mis ses pieds dans la rosée !

Serk, 30 mai 1858. La Coupée, huit heures et demie du matin.

(*Dernière Gerbe.*)

## A LOUIS B.

O Louis, je songeais. — Baigné d'ombre sereine,
Le soir tombait ; des feux scintillaient dans la plaine ;
Les vastes flots berçaient le nid de l'alcyon ;
J'écoutais vers le ciel, où toute aube commence,
Monter confusément une louange immense
Des deux extrémités de la création.

Ce que Dieu fit petit chantait dans son délire
Tout ce que Dieu fait grand, et je voyais sourire
Le colosse à l'atome et l'étoile au flambeau ;
La nature semblait n'avoir qu'une âme aimante ;
La montagne disait : Que la fleur est charmante !
Le moucheron disait : Que l'océan est beau !

Août 1839.

(*Les Rayons et les Ombres.*)

*

La source tombait du rocher
Goutte à goutte à la mer affreuse.
L'océan, fatal au nocher,
Lui dit : — Que me veux-tu, pleureuse?

Je suis la tempête et l'effroi ;
Je finis où le ciel commence.
Est-ce que j'ai besoin de toi,
Petite, moi qui suis l'immense? —

La source dit au gouffre amer :
— Je te donne, sans bruit ni gloire,
Ce qui te manque, ô vaste mer!
Une goutte d'eau qu'on peut boire.

Avril 1854.

(*Les Contemplations.*)

## VERE NOVO

Comme le matin rit sur les roses en pleurs !
Oh ! les charmants petits amoureux qu'ont les fleurs !
Ce n'est dans les jasmins, ce n'est dans les pervenches
Qu'un éblouissement de folles ailes blanches
Qui vont, viennent, s'en vont, reviennent, se fermant,
Se rouvrant, dans un vaste et doux frémissement.
O printemps ! quand on songe à toutes les missives
Qui des amants rêveurs vont aux belles pensives,
A ces cœurs confiés au papier, à ce tas
De lettres que le feutre écrit au taffetas,
Aux messages d'amour, d'ivresse et de délire
Qu'on reçoit en avril et qu'en mai l'on déchire,
On croit voir s'envoler, au gré du vent joyeux,
Dans les prés, dans les bois, sur les eaux, dans les cieux.
Et rôder en tous lieux, cherchant partout une âme,
Et courir à la fleur en sortant de la femme,
Les petits morceaux blancs, chassés en tourbillons,
De tous les billets doux, devenus papillons.

Mai 1831.

(*Les Contemplations.*)

## A GUERNESEY

Ces rocs de l'océan ont tout, terreur et grâce,
Cieux, mers, escarpement devant tout ce qui passe,
Bruit sombre qui parfois semble un hymne béni,
Patience à porter le poids de l'infini ;
Et, dans ces fiers déserts qu'un ordre effrayant règle,
On se sent croître une aile, et l'âme devient aigle.

## COMÉDIE DANS LES FEUILLES

Au fond du parc qui se délabre,
Vieux, désert, mais encor charmant
Quand la lune, obscur candélabre,
S'allume en son écroulement,

Un moineau franc, que rien ne gêne,
A son grenier, tout grand ouvert,
Au cinquième étage d'un chêne
Qu'avril vient de repeindre en vert.

Un saule pleureur se hasarde
A gémir sur le doux gazon,
A quelques pas de la mansarde
Où ricane ce polisson.

Ce saule ruisselant se penche :
Un petit lac est à ses pieds,
Où tous ses rameaux, branche à branche,
Sont correctement copiés.

Tout en visitant sa coquine
Dans le nid par l'aube doré,
L'oiseau rit du saule, et taquine
Ce bon vieux lakiste éploré.

(*Les Chansons des Rues et des Bois.*)

Il crie à toutes les oiselles
Qu'il voit dans les feuilles sautant :
— Venez donc voir, mesdemoiselles !
Ce saule a pleuré cet étang.

Il s'abat dans son tintamarre
Sur le lac qu'il ose insulter :
— Est-elle bête, cette mare !
Elle ne sait que répéter.

O mare, tu n'es qu'une ornière.
Tu rabâches ton saule. Allons,
Change donc un peu de manière.
Ces vieux rameaux-là sont très longs.

Ta géorgique n'est pas drôle.
Sous prétexte qu'on est miroir,
Nous faire le matin un saule
Pour nous le refaire le soir !

C'est classique, cela m'assomme.
Je préférerais qu'on se tût.
Çà, ton bon saule est un bonhomme ;
Les saules sont de l'Institut.

Je vois d'ici bâiller la truite.
Mare, c'est triste, et je t'en veux
D'être échevelée à la suite
D'un vieux qui n'a plus de cheveux.

Invente-nous donc quelque chose !
Calque, mais avec abandon,

Je suis fille, fais une rose,
Je suis âne, fais un chardon.

Aie une idée, un iris jaune,
Un bleu nénuphar triomphant!
Sapristie! il est temps qu'un faune
Fasse à ta naïade un enfant. —

Puis il s'adresse à la linotte :
— Vois-tu, ce saule, en ce beau lieu,
A pour état de prendre en note
Le diable à côté du bon Dieu.

De là son deuil. Il est possible
Que tout soit mal, ô ma catin ;
L'oiseau sert à l'homme de cible,
L'homme sert de cible au destin ;

Mais moi, j'aime mieux, sans envie,
Errer de bosquet en bosquet,
Corbleu, que de passer ma vie
A remplir de pleurs un baquet! —

Le saule à la morne posture,
Noir comme le bois des gibets,
Se tait, et la mère nature
Sourit dans l'ombre aux quolibets

Que jette, à travers les vieux marbres,
Les quinconces, les buis, les eaux,
A cet Héraclite des arbres
Ce Démocrite des oiseaux.

*

C'est l'heure où le sépulcre appelle la chouette.

On voit sur l'horizon l'étrange silhouette
D'un bras énorme ayant des courbes de serpent ;
On dirait qu'il protège, on dirait qu'il répand
On ne sait quel amour terrible dans cette ombre.

Est-ce Arimane ?

O ciel, sous les astres sans nombre,
Dans l'air, dans la nuée où volent les griffons,
Dans le chaos confus des branchages profonds,
Dans les prés, dans les monts, dans la grande mer verte,
Dans l'immensité bleue aux aurores ouverte,
Qu'est-ce donc que l'esprit de haine peut aimer ?
Lui, qui veut tout tarir, que fait-il donc germer ?
Qu'est-ce que dans l'azur son doigt noir peut écrire ?
Sur qui donc fixe-t-il son effrayant sourire ?
Que regarde-t-il donc avec paternité ?
Fait-il croître un hiver tel qu'on n'ait plus d'été ?
Pour les dards dans la nuit fait-il luire les cibles ?
Il semble heureux. Il parle aux choses invisibles ;

(*Toute la Lyre.*)

Il leur parle si bas, si doucement, qu'on peut
Entendre le rayon de lune qui se meut
Et la vague rumeur des ruches endormies ;
Son fantôme agrandit les ténèbres blêmies ;
On ne sait ce qu'il fait, on ne sait ce qu'il dit ;
Les loups dressent émus leur tête de bandit ;
Iblis parle ; et la stryge affreuse, la lémure,
Ainsi qu'une promesse accueillent ce murmure :
Rien n'est plus caressant que cette obscure voix ;
Comme un nid d'oiseaux chante et jase dans les bois
Et comme un sein de vierge au fond d'une humble alcôve
S'enfle et s'abaisse, ainsi chuchote l'esprit fauve,
Celui que Mahomet nomme le sombre émir.

Et cependant, on voit toute l'ombre frémir,
Et la mère en son flanc sent l'enfant qui va naître
S'épouvanter, car l'âme humaine craint peut-être,
Quand une main immense apparaît au zénith,
Moins un dieu qui maudit qu'un démon qui bénit.

28 avril 1872.

## NUITS DE JUIN

L'été, lorsque le jour a fui, de fleurs couverte,
La plaine verse au loin un parfum enivrant;
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entr'ouverte,
On ne dort qu'à demi d'un sommeil transparent.

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure;
Un vague demi-jour teint le dôme éternel;
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

1837.

(*Les Rayons et les Ombres.*)

## DANS MA STALLE

O vieil antre, devant le sourcil que tu fronces,
Parmi les joncs sifflants, les épines, les ronces,
Et les chardons, broutés par l'âne positif,
Sous la protection d'un grand chêne attentif
Qui battait la mesure avec sa tête énorme,
Poussait le coude au frêne et faisait signe à l'orme,
Au fond du hallier sombre, où, dans l'arbre entr'ouvert,
La fée à des coussins de mousse en velours vert
S'accoude, — une linotte, encor toute petite,
Débutait. Dans le lierre et dans la clématite,
Une fauvette dit : Pas mal ! puis fredonna ;
Et, rêveur, j'écoutais cette prima donna.

15 octobre 1874.

## MON JARDIN

Hauteville-House.

Dans le gazon qu'au sud abrite un vert rideau,
On voit, des deux côtés d'une humble flaque d'eau
Où nagent des poissons d'or et de chrysoprase,
Deux aloès qui font très bien dans une phrase ;
Le bassin luit dans l'herbe, et semble, à ciel ouvert,
Un miroir de cristal bordé de velours vert ;
Un lierre maigre y rate un effet de broussaille ;
Et, bric-à-brac venu d'Anet ou de Versaille,
Pris à l'antre galant de quelque nymphe Écho,
Un vase en terre cuite, en style rococo,
Dans l'eau qui tremble avec de confuses cadences,
Mire les deux serpents qui lui tiennent lieu d'anses,
Et qui jadis voyaient causer dans leur réduit
Les marquises le jour, les dryades la nuit.


BIBLIOTECA

*

Ne vous croyez ni grand, ni petit. Contemplez.

Asseyez-vous le soir sous les cieux étoilés,
Sur le penchant d'un mont, près de la mer profonde.
Voyez s'évanouir les écumes sur l'onde ;

Voyez sortir des flots les constellations ;
Regardez trembler l'algue et fuir les alcyons ;
Écoutez les bruits sourds qu'on entend dans cette ombre;

De vos ans écoulés rappelez-vous le nombre ;
Laissez votre âme, en deuil de la fuite des jours,
Se fondre au souvenir de vos jeunes amours ;

Pleurez, tandis que l'eau murmure sur la grève ;
Et puis songez à Dieu, qui regarde et qui rêve,
Toujours clément, toujours penché, toujours veillant,

A Dieu qui, du même œil égal et bienveillant,
Voit la comète ouvrant sa flamboyante queue
Et l'humble oiseau perdu dans l'immensité bleue.

28 juillet 1846.

(*Toute la Lyre.*)

*

Le poëte s'en va dans les champs ; il admire,
Il adore, il écoute en lui-même une lyre ;
Et le voyant venir, les fleurs, toutes les fleurs,
Celles qui des rubis font pâlir les couleurs,
Celles qui des paons même éclipseraient les queues,
Les petites fleurs d'or, les petites fleurs bleues,
Prennent, pour l'accueillir agitant leurs bouquets,
De petits airs penchés ou de grands airs coquets,
Et, familièrement, car cela sied aux belles :
— Tiens ! c'est notre amoureux qui passe ! disent-elles.
Et, pleins de jour et d'ombre et de confuses voix,
Les grands arbres profonds qui vivent dans les bois,
Tous ces vieillards, les ifs, les tilleuls, les érables,
Les saules tout ridés, les chênes vénérables,
L'orme au branchage noir, de mousse appesanti,
Comme les ulémas quand paraît le muphti,
Lui font de grands saluts et courbent jusqu'à terre
Leurs têtes de feuillée et leurs barbes de lierre,
Contemplent de son front la sereine lueur,
Et murmurent tout bas : C'est lui ! c'est le rêveur !

Les Roches, juin 1831.

(*Les Contemplations.*)

## SOIR

Dans les ravins la route oblique
Fuit. — Il voit luire au-dessus d'eux
Le ciel sinistre et métallique
A travers des arbres hideux.

Des êtres rôdent sur les rives :
Le nénuphar nocturne éclôt ;
Des agitations furtives
Courbent l'herbe, rident le flot.

Les larges estompes de l'ombre,
Mêlant les lueurs et les eaux,
Ébauchent dans la plaine sombre
L'aspect monstrueux du chaos.

Voici que les spectres se dressent.
D'où sortent-ils ? que veulent-ils ?
Dieu ! de toutes parts apparaissent
Toutes sortes d'affreux profils !

Il marche. Les heures sont lentes.
Il voit là-haut, tout en marchant,

(*Toute la Lyre.*)

S'allumer ces pourpres sanglantes,
Splendeurs lugubres du couchant.

Au loin, une cloche, une enclume,
Jettent dans l'air leurs faibles coups.
A ses pieds flotte dans la brume
Le paysage immense et doux.

Tout s'éteint. L'horizon recule.
Il regarde en ce lointain noir
Se former dans le crépuscule
Les vagues figures du soir.

La plaine, qu'une brise effleure,
Ajoute, ouverte au vent des nuits,
A la solennité de l'heure
L'apaisement de tous les bruits.

A peine, ténébreux murmures,
Entend-on, dans l'espace mort,
Les palpitations obscures
De ce qui veille quand tout dort.

Les broussailles, les grès, les ormes,
Le vieux saule, le pan de mur,
Deviennent les contours difformes
De je ne sais quel monde obscur.

L'insecte aux nocturnes élitres
Imite le cri des sabbats.
Les étangs sont comme des vitres
Par où l'on voit le ciel d'en bas.

Par degrés, monts, forêts, cieux, terre,
Tout prend l'aspect terrible et grand
D'un monde entrant dans un mystère,
D'un navire dans l'ombre entrant.

*

Ami, j'ai quitté vos fêtes.
Mon esprit, à demi-voix,
Hors de tout ce que vous faites,
Est appelé par les bois.

J'irai, loin des murs de marbre,
Tant que je pourrai marcher,
Fraterniser avec l'arbre,
La fauvette et le rocher.

Je fuirai loin de la ville
Tant que Dieu clément et doux
Voudra me mettre un peu d'huile
Entre les os des genoux.

Ne va pas croire du reste
Que, bucolique et hautain,
J'exige, pour être agreste,
Le vieux champ grec ou latin ;

Ne crois pas que ma pensée,
Vierge au soupir étouffé,

(*Les Chansons des Rues et des Bois.*)

Ne sachant où prendre Alcée,
Se rabatte sur d'Urfé ;

Ne crois pas que je demande
L'Hémus où Virgile erra.
Dans de la terre normande
Mon églogue poussera.

Pour mon vers, que l'air secoue,
Les pommiers sont suffisants ;
Et mes bergers, je l'avoue,
Ami, sont des paysans.

Mon idylle est ainsi faite ;
Franche, elle n'a pas besoin
D'avoir dans son miel l'Hymète
Et l'Arcadie en son foin.

Elle chante, et se contente,
Sur l'herbe où je viens m'asseoir,
De l'haleine haletante
Du bœuf qui rentre le soir.

Elle n'est point misérable
Et ne pense pas déchoir
Parce qu'Alain, sous l'érable,
Ote à Toinon son mouchoir.

Elle honore Théocrite ;
Mais ne se fâche pas trop
Que la fleur soit Marguerite
Et que l'oiseau soit Pierrot.

J'aime les murs pleins de fentes
D'où sortent les liserons,
Et les mouches triomphantes
Qui soufflent dans leurs clairons.

J'aime l'église et ses tombes,
L'invalide et son bâton ;
J'aime, autant que les colombes
Qui jadis venaient, dit-on,

Conter leurs métempsycoses
A Terpandre dans Lesbos,
Les petites filles roses
Sortant du prêche en sabots.

J'aime autant Sedaine et Jeanne
Qu'Orphée et Pratérynnis.
Le blé pousse, l'oiseau plane,
Et les cieux sont infinis.

*

Nuit, tu me fais l'effet ce soir, ô nuit glacée,
D'avoir quelque mauvaise et lugubre pensée ;
Tu t'avances sans lune, et sans souffle, et sans bruit;
Est-ce donc que tu veux trahir, ô sombre nuit,
Et saisir brusquement dans l'ombre et, toi qui lâches
Tous les êtres méchants et tous les êtres lâches,
Livrer à quelque bec noir, sinistre, enflammé,
L'oiseau qui dort, et qui, confiant, l'œil fermé,
Son aile recouvrant sa tête délicate,
Tient le tremblant rameau du bon Dieu dans sa patte?

23 mai 1855.

## LES ÉTOILES FILANTES

### I

A qui donc le grand ciel sombre
Jette-t-il ses astres d'or ?
Pluie éclatante de l'ombre,
Ils tombent... — Encor ! encor !

Encor ! — lueurs éloignées,
Feux purs, pâles orients,
Ils scintillent... — ô poignées
De diamants effrayants !

C'est de la splendeur qui rôde.
Ce sont des points univers.
La foudre dans l'émeraude !
Des bleuets dans des éclairs !

Réalités et chimères
Traversant nos soirs d'été !
Escarboucles éphémères
De l'obscure éternité !

(*Les Chansons des Rues et des Bois.*)

De quelle main sortent-elles ?
Cieux, à qui donc jette-t-on
Ces tourbillons d'étincelles ?
Est-ce à l'âme de Platon ?

Est-ce à l'esprit de Virgile ?
Est-ce aux monts ? est-ce au flot vert ?
Est-ce à l'immense évangile
Que Jésus-Christ tient ouvert ?

Est-ce à la tiare énorme
De quelque Moïse enfant
Dont l'âme a déjà la forme
Du firmament triomphant ?

Ces feux vont-ils aux prières ?
A qui l'Inconnu profond
Ajoute-t-il ces lumières,
Vagues flammes de son front ?

Est-ce, dans l'azur superbe,
Aux religions que Dieu,
Pour accentuer son verbe,
Jette ces langues de feu ?

Est-ce au-dessus de la Bible
Que flamboie, éclate et luit
L'éparpillement terrible
Du sombre écrin de la nuit ?

Nos questions en vain pressent
Le ciel, fatal ou béni.

Qui peut dire à qui s'adressent
Ces envois de l'infini ?

Qu'est-ce que c'est que ces chutes
D'éclairs au ciel arrachés ?
Mystère ! sont-ce des luttes ?
Sont-ce des hymens ? Cherchez.

Sont-ce les anges du soufre ?
Voyons-nous quelque essaim bleu
D'argyraspides du gouffre
Fuir sur des chevaux de feu ?

Est-ce le Dieu des désastres,
Le Sabaoth irrité,
Qui lapide avec des astres
Quelque soleil révolté ?

## II

Mais qu'importe ! l'herbe est verte,
Et c'est l'été ! ne pensons,
Jeanne, qu'à l'ombre entr'ouverte,
Qu'aux parfums et qu'aux chansons.

La grande saison joyeuse
Nous offre les prés, les eaux,
Les cressons mouillés, l'yeuse,
Et l'exemple des oiseaux.

L'été, vainqueur des tempêtes,
Doreur des cieux essuyés,

Met des rayons sur nos têtes
Et des fraises sous nos pieds.

Été sacré ! l'air soupire.
Dieu, qui veut tout apaiser,
Fait le jour pour le sourire
Et la nuit pour le baiser.

L'étang frémit sous les aulnes ;
La plaine est un gouffre d'or
Où court, dans les grands blés jaunes,
Le frisson de messidor.

C'est l'instant qu'il faut qu'on aime,
Et qu'on le dise aux forêts,
Et qu'on ait pour but suprême
La mousse des antres frais !

A quoi bon songer aux choses
Qui se passent dans les cieux ?
Viens, donnons notre âme aux roses ;
C'est ce qui l'emplit le mieux.

Viens, laissons là tous ces rêves.
Puisque nous sommes au mois
Où les charmilles, les grèves,
Et les cœurs, sont pleins de voix !

L'amant entraîne l'amante,
Enhardi dans son dessein
Par la trahison charmante
Du fichu montrant le sein.

Ton pied sous ta robe passe,
Jeanne, et j'aime mieux le voir
Que d'écouter dans l'espace
Les sombres strophes du soir.

Il ne faut pas craindre, ô belle,
De montrer aux prés fleuris
Qu'on est jeune, peu rebelle,
Blanche, et qu'on vient de Paris !

La campagne est caressante
Au frais amour ébloui ;
L'arbre est gai pourvu qu'il sente
Que Jeanne va dire oui.

Aimons-nous ! et que les sphères
Fassent ce qu'elles voudront !
Il est nuit ; dans les clairières
Les chansons dansent en rond ;

L'ode court dans les rosées ;
Tout chante ; et dans les torrents
Les idylles déchaussées
Baignent leurs pieds transparents ;

La bacchanale de l'ombre
Se célèbre vaguement
Sous les feuillages sans nombre
Pénétrés de firmament ;

Les lutins, les hirondelles,
Entrevus, évanouis,

Font un ravissant bruit d'ailes
Dans la bleue horreur des nuits ;

La fauvette et la sirène
Chantent des chants alternés
Dans l'immense ombre sereine
Qui dit aux âmes : Venez !

Car les solitudes aiment
Ces caresses, ces frissons,
Et, le soir, les rameaux sèment
Les sylphes sur les gazons ;

L'elfe tombe des lianes
Avec des fleurs plein les mains ;
On voit de pâles dianes
Dans la lueur des chemins ;

L'ondin baise les nymphées ;
Le hallier rit quand il sent
Les courbures que les fées
Font aux brins d'herbe en passant.

Viens, les rossignols t'écoutent :
Et l'éden n'est pas détruit
Par deux amants qui s'ajoutent
A ces noces de la nuit.

Viens ; qu'en son nid qui verdoie,
Le moineau bohémien
Soit jaloux de voir ma joie,
Et ton cœur si près du mien !

Charmons l'arbre et sa ramure
Du tendre accompagnement
Que nous faisons au murmure
Des feuilles, en nous aimant.

A la face des mystères,
Crions que nous nous aimons!
Les grands chênes solitaires
Y consentent sur les monts.

O Jeanne, c'est pour ces fêtes,
Pour ces gaîtés, pour ces chants,
Pour ces amours, que sont faites
Toutes les grâces des champs!

Ne tremble pas, quoiqu'un songe
Emplisse mes yeux ardents.
Ne crains d'eux aucun mensonge
Puisque mon âme est dedans.

Reste chaste sans panique.
Sois charmante avec grandeur.
L'épaisseur de la tunique,
Jeanne, rend l'amour boudeur.

Pas de terreur, pas de transe;
Le ciel diaphane absout
Du péché de transparence
La gaze du canezout.

La nature est attendrie;
Il faut vivre! Il faut errer

Dans la douce effronterie
De rire et de s'adorer.

Viens, aime, oublions le monde,
Mêlons l'âme à l'âme, et vois
Monter la lune profonde
Entre les branches des bois !

## III

Les deux amants, sous la nue,
Songent, charmants et vermeils... —
L'immensité continue
Ses semailles de soleils.

A travers le ciel sonore,
Tandis que, du haut des nuits,
Pleuvent, poussière d'aurore,
Les astres épanouis,

Tas de feux tombants qui perce
Le zénith vaste et bruni,
Braise énorme que disperse
L'encensoir de l'infini ;

En bas, parmi la rosée,
Étalant l'arum, l'œillet,
La pervenche, la pensée,
Le lys, lueur de juillet,

De brume à demi noyée,
Au centre de la forêt,
La prairie est déployée
Et frissonne, et l'on dirait

Que la terre, sous les voiles
Des grands bois mouillés de pleurs,
Pour recevoir les étoiles
Tend son tablier de fleurs.

## QUATRE HEURES DU MATIN

Hommes! voici mon Dieu qui sourit. L'aube éveille
Le ciron, la fourmi, la fleur des prés, l'abeille,
Les nids chuchotants, les hameaux,
La forêt aux profonds branchages, les campagnes,
L'océan, le soleil derrière les montagnes,
Mon âme derrière les maux.

Mon Dieu rêve. Il construit le lys dans le mystère ;
Son doigt aide la taupe à faire un trou sous terre ;
Il peint les beaux rosiers vermeils :
Toute l'immensité, sur son œuvre courbée,
Contemple ; il fait, avec l'aile d'un scarabée,
L'admiration des soleils.

Vos énormes vaisseaux qui vont sous les étoiles,
Embarrassant les vents dans leurs gouffres de voiles,
Monstres que l'homme impose aux mers,
Fatiguant de leur poids la bise exténuée,
Et traînant dans leurs flancs chacun une nuée
Pleine de foudres et d'éclairs,

Vos canons, vos soldats dont la marche olympique
D'un coin de terre obscur fait une plaine épique,
Vos drapeaux aux plis arrogants,
Vos batailles broyant les moissons, vos tueries,
Vos carnages, vos chocs, et vos cavaleries,
Aigles de ces noirs ouragans,

Vos régiments pareils à l'hydre qui serpente,
Vos Austerlitz tonnants, vos Lutzen, vos Lépante,
Vos Iéna sonnant du clairon,
Vos camps pleins de tambours que la mort pâle éveille,
Passent pendant qu'il songe, et font à son oreille
Le même bruit qu'un moucheron.

22 juillet 1854.

# LA TERRE

## HYMNE

Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ.
Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant ;
Elle offre un lit de mousse au pâtre ;
Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,
Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel
Comme des sœurs autour de l'âtre.

Elle aime le rayon propice aux blés mouvants,
Et l'assainissement formidable des vents,
Et les souffles qui sont des lyres,
Et l'éclair, front vivant qui, lorsqu'il brille et fuit,
Tout ensemble épouvante et rassure la nuit
A force d'effrayants sourires.

Gloire à la terre ! Gloire à l'aube où Dieu paraît !
Au fourmillement d'yeux ouverts dans la forêt,
Aux fleurs, aux nids que le jour dore !
Gloire au blanchissement nocturne des sommets !
Gloire au ciel bleu qui peut, sans s'épuiser jamais,
Faire des dépenses d'aurore !

(*La Légende des Siècles.*)

La terre aime ce ciel tranquille, égal pour tous,
Dont la sérénité ne dépend pas de nous,
Et qui mêle à nos vils désastres,
A nos deuils, aux éclats de rires effrontés,
A nos méchancetés, à nos rapidités,
La douceur profonde des astres.

La terre est calme auprès de l'océan grondeur ;
La terre est belle ; elle a la divine pudeur
De se cacher sous les feuillages ;
Le printemps son amant vient en mai la baiser ;
Elle envoie au tonnerre altier pour l'apaiser
La fumée humble des villages.

Ne frappe pas, tonnerre. Ils sont petits, ceux-ci.
La terre est bonne ; elle est grave et sévère aussi ;
Les roses sont pures comme elle ;
Quiconque pense, espère et travaille lui plaît ;
Et l'innocence offerte à tout homme est son lait,
Et la justice est sa mamelle.

La terre cache l'or et montre les moissons ;
Elle met dans le flanc des fuyantes saisons
Le germe des saisons prochaines,
Dans l'azur les oiseaux qui chuchotent : aimons !
Et les sources au fond de l'ombre, et sur les monts
L'immense tremblement des chênes.

L'harmonie est son œuvre auguste sous les cieux ;
Elle ordonne aux roseaux de saluer, joyeux
Et satisfaits, l'arbre superbe ;
Car l'équilibre, c'est le bas aimant le haut ;

Pour que le cèdre altier soit dans son droit, il faut
Le consentement du brin d'herbe.

Elle égalise tout dans la fosse, et confond
Avec les bouviers morts la poussière que font
Les Césars et les Alexandres ;
Elle envoie au ciel l'âme et garde l'animal ;
Elle ignore, en son vaste effacement du mal,
La différence de deux cendres.

Elle paie à chacun sa dette, au jour la nuit,
A la nuit le jour, l'herbe aux rocs, aux fleurs le fruit ;
Elle nourrit ce qu'elle crée,
Et l'arbre est confiant quand l'homme est incertain ;
O confrontation qui fait honte au destin,
O grande nature sacrée !

Elle fut le berceau d'Adam et de Japhet,
Et puis elle est leur tombe ; et c'est elle qui fait
Dans Tyr qu'aujourd'hui l'on ignore,
Dans Sparte et Rome en deuil, dans Memphis abattu,
Dans tous les lieux où l'homme a parlé, puis s'est tu,
Chanter la cigale sonore.

Pourquoi ? Pour consoler les sépulcres dormants.
Pourquoi ? Parce qu'il faut faire aux écroulements
Succéder les apothéoses,
Aux voix qui disent Non les voix qui disent Oui,
Aux disparitions de l'homme évanoui
Le chant mystérieux des choses.

La terre a pour amis les moissonneurs ; le soir,
Elle voudrait chasser du vaste horizon noir

L'âpre essaim des corbeaux voraces,
A l'heure où le bœuf las dit : Rentrons maintenant ;
Quand les bruns laboureurs s'en reviennent traînant
Les socs pareils à des cuirasses.

Elle enfante sans fin les fleurs qui durent peu ;
Les fleurs ne font jamais de reproches à Dieu ;
Des chastes lys, des vignes mûres,
Des myrtes frissonnant au vent, jamais un cri
Ne monte vers le ciel vénérable, attendri
Par l'innocence des murmures.

Elle ouvre un livre obscur sous les rameaux épais ;
Elle fait son possible, et prodigue la paix
Au rocher, à l'arbre, à la plante,
Pour nous éclairer, nous, fils de Cham et d'Hermès,
Qui sommes condamnés à ne lire jamais
Qu'à de la lumière tremblante.

Son but, c'est la naissance et ce n'est pas la mort ;
C'est la bouche qui parle et non la dent qui mord ;
Quand la guerre infâme se rue
Creusant dans l'homme un vil sillon de sang baigné,
Farouche, elle détourne un regard indigné
De cette sinistre charrue.

Meurtrie, elle demande aux hommes : A quoi sert
Le ravage ? Quel fruit produira le désert ?
Pourquoi tuer la plante verte ?
Elle ne trouve pas utiles les méchants,
Et pleure la beauté virginale des champs
Déshonorés en pure perte.

La terre fut jadis Cérès, Alma Cérès,
Mère aux yeux bleus des blés, des prés et des forêts ;
Et je l'entends qui dit encore :
Fils, je suis Démèter, la déesse des dieux ;
Et vous me bâtirez un temple radieux
Sur la colline Callichore.

Paris. — 12 août 1873.

# LETTRE

Tu vois cela d'ici. — Des ocres et des craies,
Plaines où les sillons croisent leurs mille raies,
Chaumes à fleur de terre et que masque un buisson,
Quelques meules de foin debout sur le gazon,
De vieux toits enfumant le paysage bistre,
Un fleuve qui n'est pas le Gange ou le Caystre,
Pauvre cours d'eau normand troublé de sels marins,
A droite, vers le nord, de bizarres terrains
Pleins d'angles qu'on dirait façonnés à la pelle,
Voilà les premiers plans ; une ancienne chapelle
Y mêle son aiguille, et range à ses côtés
Quelques ormes tortus, aux profils irrités,
Qui semblent, fatigués du zéphir qui s'en joue,
Faire une remontrance au vent qui les secoue.
Une grosse charrette au coin de ma maison
Se rouille, et devant moi j'ai le vaste horizon
Dont la mer bleue emplit toutes les échancrures.
Des poules et des coqs, étalant leurs dorures,
Causent sous ma fenêtre, et les greniers des toits
Me jettent, par instants, des chansons en patois.
Dans mon allée habite un cordier patriarche,
Vieux qui fait bruyamment tourner sa roue, et marche

(*Les Contemplations.*)

A reculons, son chanvre autour des reins tordu.
J'aime ces flots où court le grand vent éperdu ;
Les champs à promener tout le jour me convient ;
Les petits villageois, leur livre en main, m'envient
Chez le maître d'école où je me suis logé,
Comme un grand écolier abusant d'un congé.
Le ciel rit, l'air est pur ; tout le jour, chez mon hôte,
C'est un doux bruit d'enfants épelant à voix haute ;
L'eau coule, un verdier passe ; et, moi, je dis : Merci !
Merci, Dieu tout-puissant ! — Ainsi je vis ; ainsi,
Paisible, heure par heure, à petit bruit j'épanche
Mes jours, tout en songeant à vous, ma beauté blanche !
J'écoute les enfants jaser, et par moment
Je vois en pleine mer passer superbement,
Au-dessus des pignons du tranquille village,
Quelque navire ailé qui fait un long voyage,
Et fuit sur l'océan, par tous les vents traqué,
Qui naguère dormait au port, le long du quai,
Et que n'ont retenu, loin des vagues jalouses,
Ni les pleurs des parents, ni l'effroi des épouses,
Ni le sombre reflet des écueils dans les eaux,
Ni l'importunité des sinistres oiseaux.

Près le Tréport, juin 18...

# VÉNUS

Ciel ! un fourmillement emplit l'espace noir,
On entend l'invisible errer et se mouvoir ;
Près de l'homme endormi tout vit dans les ténèbres.

Le crépuscule, plein de figures funèbres,
Soupire ; au fond des bois le daim passe en rêvant ;
A quelque être ignoré qui flotte dans le vent
La pervenche murmure à voix basse : je t'aime !
La clochette bourdonne auprès du chrysanthème
Et lui dit : paysan, qu'as-tu donc à dormir ?
Toute la plaine semble adorer et frémir ;
L'élégant peuplier vers le saule difforme
S'incline ; le buisson caresse l'antre ; l'orme
Au sarment frissonnant tend ses bras convulsifs ;
Les nymphæas, pour plaire aux nénuphars pensifs,
Dressent hors du flot noir leurs blanches silhouettes ;
Et voici que partout, pêle-mêle, muettes,
S'éveillent, au milieu des joncs et des roseaux,
Regardant leur front pâle au bleu miroir des eaux,
Courbant leur tige, ouvrant leurs yeux, penchant leurs urnes,
Les roses des étangs, ces coquettes nocturnes ;
Des fleurs déesses font des lueurs dans la nuit,

(*Toute la Lyre.*)

Et, dans les prés, dans l'herbe où rampe un faible bruit,
Dans l'eau, dans la ruine informe et décrépite,
Tout un monde charmant et sinistre palpite.

C'est que là-haut, au fond du ciel mystérieux,
Dans le soir, vaguement splendide et glorieux,
Vénus rayonne, pure, ineffable et sacrée,
Et, vision, remplit d'amour l'ombre effarée.

6 mars 1854.

## SOLEILS COUCHANTS

Merveilleux tableaux que la vue découvre à la pensée.

Ch. Nodier.

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
Ensevelis dans les feuillages ;
Soit que la brume au loin s'allonge en bancs de feu ;
Soit que mille rayons brisent dans un ciel bleu
A des archipels de nuages.

Oh ! regardez le ciel ! cent nuages mouvants,
Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
Groupent leurs formes inconnues ;
Sous leurs flots par moments flamboie un pâle éclair,
Comme si tout à coup quelque géant de l'air
Tirait son glaive dans les nues.

Le soleil, à travers leurs ombres, brille encor ;
Tantôt fait, à l'égal des larges dômes d'or,
Luire le toit d'une chaumière ;
Ou dispute aux brouillards de vagues horizons ;
Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
Comme de grands lacs de lumière.

(*Les Feuilles d'automne.*)

Puis voilà qu'on croit voir, dans le ciel balayé,
Pendre un grand crocodile au dos large et rayé,
Aux trois rangs de dents acérées ;
Sous son ventre plombé glisse un rayon du soir ;
Cent nuages ardents luisent sous son flanc noir
Comme des écailles dorées.

Puis se dresse un palais, puis l'air tremble et tout fuit.
L'édifice effrayant des nuages détruit
S'écroule en ruines pressées ;
Il jonche au loin le ciel, et ses cônes vermeils
Pendent, la pointe en bas, sur nos têtes, pareils
A des montagnes renversées.

Ces nuages de plomb, d'or, de cuivre, de fer,
Où l'ouragan, la trombe, et la foudre, et l'enfer
Dorment avec de sourds murmures,
C'est Dieu qui les suspend en foule aux cieux profonds,
Comme un guerrier qui pend aux poutres des plafonds
Ses retentissantes armures.

Tout s'en va ! Le soleil, d'en haut précipité,
Comme un globe d'airain qui, rouge, est rejeté
Dans les fournaises remuées,
En tombant sur leurs flots, que son choc désunit,
Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
L'ardente écume des nuées.

Oh ! contemplez le ciel ! et dès qu'a fui le jour,
En tout temps, en tout lieu, d'un ineffable amour,
Regardez à travers ses voiles ;
Un mystère est au fond de leur grave beauté :

L'hiver, quand ils sont noirs comme un linceul, l'été,
Quand la nuit les brode d'étoiles.

Juin 1828.

Le jour s'enfuit des cieux ; sous leur transparent voile
De moments en moments se hasarde une étoile ;
La nuit, pas à pas, monte au trône obscur des soirs :
Un coin du ciel est brun, l'autre lutte avec l'ombre ;
Et déjà, succédant au couchant rouge et sombre,
Le crépuscule gris meurt sur les coteaux noirs.

Et là-bas, allumant ses vitres étoilées,
Avec sa cathédrale aux flèches dentelées,
Les tours de son palais, les tours de sa prison,
Avec ses hauts clochers, sa bastille obscurcie,
Posée au bord du ciel comme une longue scie,
La ville aux mille toits découpe l'horizon.

Oh ! qui m'emportera sur quelque tour sublime
D'où la cité sous moi s'ouvre comme un abîme !
Que j'entende, écoutant la ville où nous rampons,
Mourir sa vaste voix, qui semble un cri de veuve,
Et qui, le jour, gémit plus haut que le grand fleuve,
Le grand fleuve irrité luttant contre les ponts !

Que je voie, à mes yeux en fuyant apparues,
Les étoiles des chars se croiser dans les rues,
Et serpenter le peuple en l'étroit carrefour,
Et tarir la fumée au bout des cheminées,
Et, glissant sur le front des maisons blasonnées,
Cent clartés naître, luire et passer tour à tour !

Que la vieille cité, devant moi, sur sa couche
S'étende ; qu'un soupir s'échappe de sa bouche,
Comme si de fatigue on l'entendait gémir !
Que, veillant seul, debout sur son front que je foule,
Avec mille bruits sourds d'océan et de foule,
Je regarde à mes pieds la géante dormir !

22 juillet 1828.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mer

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux !

Avril 1829.

## FRAGMENTS DE LETTRES

. . . . . .

A l'heure où je t'écris, je suis dans un village,
Le soleil brille ; octobre a jauni le feuillage ;
Je vois là-bas les toits d'un charmant vieux château.
Force rouges pommiers couronnent le coteau,
Si chargés qu'on soutient sur des fourches leurs branches.
Mon hôtesse est coiffée à la mode d'Avranches
D'un immense bonnet qui lui tombe aux talons.
Dans la cuisine, où luit le cuivre des poêlons,
Bout un vaste chaudron tout rempli d'herbe verte,
Et, passant au grand trot devant ma porte ouverte,
Un petit paysan rit sur un grand cheval.

Le château fut bâti pour Anne de Laval
Par le beau roi François premier. Dans les mansardes,
Les vieilles font sécher au vent d'affreuses hardes.
Sur la colline où mène un sentier dans les prés,
On aperçoit parmi les branchages pourprés
Un pauvre vieux clocher qui tousse et s'époumonne
A convier au prêche Alain, Claude et Simone.

(*Dernière Gerbe.*)

*

. . . . . .

Des halliers, des tournants, des rochers et des chênes :
Quelques coteaux pierreux donnant de maigres vins :
Chaume, ardoises, hameaux tordus par les ravins,
Et des toits écaillés sur des maisons velues ;
Des bibles en latin difficilement lues
Courbent autour du feu les fronts des vieilles gens,
Et, derrière la vitre aux losanges changeants,
Le soir, on aperçoit sous le plafond rougeâtre
Leurs groupes éclairés confusément par l'âtre.

*

. . . . . .

Tu sais, j'aime beaucoup ces choses : une ferme
Où se meut tout un monde et qu'un vieux mur enferme,
Des vaches dans un pré, l'herbe haute, un ruisseau,
Un dogue sérieux allongeant le museau,
Des enfants dans du pain mordant à pleines joues,
Des poules ; me voilà content. De vieilles roues
Dans un coin. Qu'un bouvier siffle et qu'un arbre au vent
Tremble, et je reste là jusqu'à la nuit, rêvant.
Une eau vive courait, et des fleurs sur la berge
Brillaient, et je disais : — Si c'était une auberge,

Comme j'y logerais ! comme j'y mangerais
Du pain bis, de la soupe aux choux et des œufs frais !
Dans cette basse-cour quelles charmantes fêtes !
Comme je passerais mes jours avec ces bêtes !
Comme je me ferais de Suzon Atala !
Comme je causerais avec ce gros chien-là !

# LA VACHE

Devant la blanche ferme où parfois vers midi
Un vieillard vient s'asseoir sur le seuil attiédi,
Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,
Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges
Écoutent les chansons du gardien du réveil,
Du beau coq vernissé qui reluit au soleil,
Une vache était là tout à l'heure arrêtée.
Superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons,
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,
D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en broussail
Frais, et plus charbonnés que de vieilles murailles,
Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant
D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,
Dérobant sans pitié quelque laitière absente,
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère aux poils roux.
Elle, bonne et puissante, et de son trésor pleine,
Sous leurs mains par moments faisant frémir à peine
Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard,
Distraite, regardait vaguement quelque part.

(*Les Voix intérieures.*)

Ainsi, Nature ! abri de toute créature !
O mère universelle ! indulgente Nature !
Ainsi, tous à la fois, mystiques et charnels,
Cherchant l'ombre et le lait sous tes flancs éternels,
Nous sommes là, savants, poëtes, pêle-mêle,
Pendus de toutes parts à ta forte mamelle !
Et tandis qu'affamés, avec des cris vainqueurs,
A tes sources sans fin désaltérant nos cœurs,
Pour en faire plus tard notre sang et notre âme,
Nous aspirons à flots ta lumière et ta flamme,
Les feuillages, les monts, les prés verts, le ciel bleu,
Toi, sans te déranger, tu rêves à ton Dieu !

15 mai 1837.

## NUIT TOMBANTE

Vois le soir qui descend calme et silencieux.
Septentrion, delta de soleils, dans les cieux
Écrit du nom divin la sombre majuscule ;
Vénus, pâle, éblouit le blême crépuscule ;
Traînant quelque branchage obscur et convulsif,
Le bûcheron convoite en son esprit pensif
La marmite chauffant au feu son large ventre,
Rit, et presse le pas ; l'oiseau dort, le bœuf rentre,
Les ânes chevelus passent portant leurs bâts ;
Puis tout bruit cesse aux champs, et l'on entend tout bas
Jaser la folle avoine et le pied-d'alouette.
Tandis que l'horizon se change en silhouette
Et que les halliers noirs au souffle de la nuit
Tressaillent, par endroits l'eau dans l'ombre reluit,
Et les blancs nénuphars, fleurs où vivent des fées,
Les bleus myosotis, les iris, les nymphées,
Penchés et frissonnants, mirent leurs sombres yeux
Dans de vagues miroirs, clairs et mystérieux.

*

Oh! les charmants oiseaux joyeux!
Comme ils maraudent! comme ils pillent!
Où va ce tas de petits gueux
Que tous les souffles éparpillent?

Ils s'en vont au clair firmament;
Leur voix raille, leur bec lutine;
Ils font rire éternellement
La grande nature enfantine.

Ils vont aux bois, ils vont aux champs,
A nos toits remplis de mensonges,
Avec des cris, avec des chants,
Passant, fuyant, pareils aux songes.

Comme ils sont près du Dieu vivant
Et de l'aurore fraîche et douce,
Ces gais bohémiens du vent
N'amassent rien qu'un peu de mousse.

Toute la terre est sous leurs yeux;
Dieu met, pour ces purs êtres frêles,

(*Les Chansons des Rues et des Bois.*)

Un triomphe mystérieux
Dans la légèreté des ailes.

Atteignent-ils les astres ? Non.
Mais ils montent jusqu'aux nuages.
Vers le rêveur, leur compagnon,
Ils vont, familiers et sauvages.

La grâce est tout leur mouvement,
La volupté toute leur vie ;
Pendant qu'ils volent vaguement,
La feuillée immense est ravie.

L'oiseau va moins haut que Psyché.
C'est l'ivresse dans la nuée.
Vénus semble l'avoir lâché
De sa ceinture dénouée.

Il habite le demi-jour ;
Le plaisir est sa loi secrète.
C'est du temple que sort l'amour,
C'est du nid que vient l'amourette.

L'oiseau s'enfuit dans l'infini
Et s'y perd comme un son de lyre.
Avec sa queue il dit nenni
Comme Jeanne avec son sourire.

Que lui faut-il ? un réséda,
Un myrthe, une ombre, une cachette.
Esprit, tu voudrais Velléda ;
Oiseau, tu chercherais Fanchette.

Colibri, comme Ithuriel,
Appartient à la zone bleue.
L'ange est de la cité du ciel ;
Les oiseaux sont de la banlieue.

# PASTEURS ET TROUPEAUX

## *A MADAME LOUISE C.*

Le vallon où je vais tous les jours est charmant,
Serein, abandonné, seul sous le firmament,
Plein de ronces en fleurs ; c'est un sourire triste.
Il vous fait oublier que quelque chose existe,
Et, sans le bruit des champs remplis de travailleurs,
On ne saurait plus là si quelqu'un vit ailleurs.
Là, l'ombre fait l'amour ; l'idylle naturelle
Rit : le bouvreuil avec le verdier s'y querelle,
Et la fauvette y met de travers son bonnet ;
C'est tantôt l'aubépine et tantôt le genêt ;
De noirs granits bourrus, puis des mousses riantes ;
Car Dieu fait un poëme avec des variantes ;
Comme le vieil Homère, il rabâche parfois,
Mais c'est avec les fleurs, les monts, l'onde et les bois!
Une petite mare est là, ridant sa face,
Prenant des airs de flot pour la fourmi qui passe,
Ironie étalée au milieu du gazon,
Qu'ignore l'océan grondant à l'horizon.
J'y rencontre parfois sur la roche hideuse

(*Les Contemplations.*)

Un doux être ; quinze ans, yeux bleus, pieds nus, gardeuse
De chèvres, habitant, au fond d'un ravin noir,
Un vieux chaume croulant qui s'étoile le soir ;
Ses sœurs sont au logis et filent leur quenouille ;
Elle essuie aux roseaux ses pieds que l'étang mouille ;
Chèvres, brebis, béliers, paissent ; quand, sombre esprit,
J'apparais, le pauvre ange a peur, et me sourit ;
Et moi, je la salue, elle étant l'innocence.
Ses agneaux, dans le pré plein de fleurs qui l'encense,
Bondissent, et chacun, au soleil s'empourprant,
Laisse aux buissons, à qui la bise le reprend,
Un peu de sa toison, comme un flocon d'écume.
Je passe ; enfant, troupeau, s'effacent dans la brume ;
Le crépuscule étend sur les longs sillons gris
Ses ailes de fantôme et de chauve-souris ;
J'entends encore au loin dans la plaine ouvrière
Chanter derrière moi la douce chevrière,
Et, là-bas, devant moi, le vieux gardien pensif
De l'écume, du flot, de l'algue, du récif,
Et des vagues sans trêve et sans fin remuées,
Le pâtre promontoire au chapeau de nuées,
S'accoude et rêve au bruit de tous les infinis,
Et, dans l'ascension des nuages bénis,
Regarde se lever la lune triomphale,
Pendant que l'ombre tremble, et que l'âpre rafale
Disperse à tous les vents avec son souffle amer
La laine des moutons sinistres de la mer.

Jersey, Grouville, avril 1855.

*

Le beau soleil couchant, dans la nue élargi,
Semble un grand bouclier dans la forge rougi,
Et des mêmes rayons dore au coin du bois sombre
Le poëte qui chasse à la rime dans l'ombre
Et le voleur pensif qui rêve au nœud coulant.
Les charrettes de foin, dans les chemins roulant,
Laissent leurs cheveux verts et flottants, à poignées,
Aux branches qui les ont aux passage peignées.

*

Mon vers, s'il faut te le redire,
On veut te griser dans les bois.
Les faunes ont caché ta lyre
Et mis à sa place un hautbois.

Va donc. La fête est commencée ;
L'oiseau mange en herbe le blé :
L'abeille est ivre de rosée ;
Mai rit, dans les fleurs attablé.

Emmène tes deux camarades,
L'esprit gaulois, l'esprit latin ;
Ne crois pas que tu te dégrades
Dans la lavande et dans le thym.

Sans être effronté, sois agile ;
Entre gaîment dans le vallon :
Presse un peu le pas de Virgile,
Retiens par la manche Villon.

Tu devras boire à coupe pleine,
Et de ce soin Pan a chargé

(*Les Chansons des Rues et des Bois.*)

La Jeanneton de La Fontaine
Qu'Horace appelait Lalagé.

On t'attend. La fleur est penchée
Dans les antres diluviens ;
Et Silène, à chaque bouchée,
S'interrompt pour voir si tu viens.

*

Æstuat infelix.

Un jour au mont Atlas les collines jalouses
Dirent : — Vois nos prés verts, vois nos fraîches pelouses
Où vient la jeune fille, errant en liberté,
Chanter, rire, et rêver après qu'elle a chanté ;
Nos pieds que l'océan baise en grondant à peine,
Le sauvage océan ! notre tête sereine,
A qui l'été de flamme et la rosée en pleurs
Font tant épanouir de couronnes de fleurs !

Mais toi, géant ! d'où vient que sur ta tête chauve
Planent incessamment des aigles à l'œil fauve ?
Qui donc, comme une branche où l'oiseau fait son nid,
Courbe ta large épaule et ton dos de granit ?
Pourquoi dans tes flancs noirs tant d'abîmes pleins d'ombre ?
Quel orage éternel te bat d'un éclair sombre ?
Qui t'a mis tant de neige et de rides au front ?
Et ce front, où jamais printemps ne souriront,
Qui donc le courbe ainsi ? quelle sueur l'inonde ?... —

Atlas leur répondit : — C'est que je porte un monde.

24 avril 1830.

(*Les Feuilles d'automne.*)

*

Où donc est la clarté ? Cieux, où donc est la flamme ?
Où donc est la lumière éternelle de l'âme ?
Où donc est le regard joyeux qui voit toujours ?

Depuis qu'en proie aux deuils, aux luttes, aux amours,
Plaignant parfois l'heureux plus que le misérable,
Je traverse, pensif, la vie impénétrable,
J'ai sans cesse vu l'heure, en tournant pas à pas,
Teindre d'ébène et d'or les branches du compas.
Penché sur la nature, immense apocalypse,
Cherchant cette lueur qui jamais ne s'éclipse,
Chaque fois que mon œil s'ouvre après le sommeil,
Hélas ! j'ai toujours vu, riant, vainqueur, vermeil,
De derrière la cime et les pentes sans nombre
Et les blêmes versants de la montagne d'ombre,
Le bleu matin surgir, disant : Aimez ! vivez !
Et rouler devant lui de ses deux bras levés
L'obscurité, bloc triste aux épaisseurs funèbres ;
Et, le soir, j'ai toujours, sous le roc des ténèbres,
Tas monstrueux de brume où nul regard ne luit,
Vu retomber le jour, Sisyphe de la nuit.

7 janvier 1855.

(*Toute la Lyre.*)

*

Oui, je suis le rêveur ; je suis le camarade
Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,
Et l'interlocuteur des arbres et du vent.
Tout cela me connaît, voyez-vous. J'ai souvent,
En mai, quand de parfums les branches sont gonflées,
Des conversations avec les giroflées :
Je reçois des conseils du lierre et du bleuet.
L'être mystérieux que vous croyez muet
Sur moi se penche, et vient avec ma plume écrire.
J'entends ce qu'entendit Rabelais : je vois rire
Et pleurer ; et j'entends ce qu'Orphée entendit.
Ne vous étonnez pas de tout ce que me dit
La nature aux soupirs ineffables. Je cause
Avec toutes les voix de la métempsycose.
Avant de commencer le grand concert sacré,
Le moineau, le buisson, l'eau vive dans le pré,
La forêt, basse énorme, et l'aile et la corolle,
Tous ces doux instruments m'adressent la parole.
Je suis l'habitué de l'orchestre divin.
Si je n'étais songeur, j'aurais été sylvain.
J'ai fini, grâce au calme en qui je me recueille,
A force de parler doucement à la feuille,

*Les Contemplations.*)

A la goutte de pluie, à la plume, au rayon,
Par descendre à ce point dans la création,
Cet abîme où frissonne un tremblement farouche,
Que je ne fais plus même envoler une mouche !
Le brin d'herbe, vibrant d'un éternel émoi,
S'apprivoise et devient familier avec moi,
Et, sans s'apercevoir que je suis là, les roses
Font avec les bourdons toutes sortes de choses ;
Quelquefois, à travers les doux rameaux bénis,
J'avance largement ma face sur les nids,
Et le petit oiseau, mère inquiète et sainte,
N'a pas plus peur de moi que nous n'aurions de crainte,
Nous, si l'œil du bon Dieu regardait dans nos trous ;
Le lys prude me voit approcher sans courroux
Quand il s'ouvre aux baisers du jour ; la violette
La plus pudique fait devant moi sa toilette ;
Je suis pour ces beautés l'ami discret et sûr ;
Et le frais papillon, libertin de l'azur,
Qui chiffonne gaîment une fleur demie-nue,
Si je viens à passer dans l'ombre, continue,
Et, si la fleur se veut cacher dans le gazon,
Il lui dit : Es-tu bête ! Il est de la maison.

Les Roches, août 1835.

# NUIT

*

Le ciel d'étain au ciel de cuivre
Succède. La nuit fait un pas.
Les choses de l'ombre vont vivre.
Les arbres se parlent tout bas.

Le vent, soufflant des empyrées,
Fait frissonner dans l'onde, où luit
Le drap d'or des claires soirées,
Les sombres moires de la nuit.

Puis la nuit fait un pas encore.
Tout à l'heure, tout écoutait.
Maintenant nul bruit n'ose éclore ;
Tout s'enfuit, se cache et se tait.

Tout ce qui vit, existe ou pense,
Regarde avec anxiété
S'avancer ce sombre silence
Dans cette sombre immensité.

(*Toute la Lyre.*)

C'est l'heure où toute créature
Sent distinctement dans les cieux,
Dans la grande étendue obscure,
Le grand Être mystérieux !

*

Dans ses réflexions profondes,
Ce Dieu qui détruit en créant,
Que pense-t-il de tous ces mondes
Qui vont du chaos au néant ?

Est-ce à nous qu'il prête l'oreille ?
Est-ce aux anges ? Est-ce aux démons ?
A quoi songe-t-il, lui qui veille
A l'heure trouble où nous dormons ?

Que de soleils, spectres sublimes,
Que d'axes à l'orbe éclatant,
Que de monde dans ces abîmes,
Dont peut-être il n'est pas content !

Ainsi que des monstres énormes
Dans l'océan illimité,
Que de créations difformes
Roulent dans cette obscurité !

L'univers, où sa sève coule,
Mérite-t-il de le fixer?

Ne va-t-il pas briser ce moule,
Tout jeter et recommencer ?

*

Nul asile que la prière !
Cette heure sombre nous fait voir
La création tout entière
Comme un grand édifice noir.

Quand flottent les ombres glacées,
Quand l'azur s'éclipse à nos yeux,
Ce sont d'effrayantes pensées
Que celles qui viennent des cieux.

Oh ! la nuit muette et livide
Fait vibrer quelque chose en nous !
Pourquoi cherche-t-on dans le vide ?
Pourquoi tombe-t-on à genoux ?

Quelle est cette secrète fibre ?
D'où vient que, sous ce morne effroi,
Le moineau ne se sent plus libre,
Le lion ne se sent plus roi ?

Questions dans l'ombre enfouies !
Au fond du ciel, de deuil couvert,
Dans ces profondeurs inouïes,
Où l'âme plonge, où l'œil se perd,

Que se passe-t-il de terrible
Qui fait que l'homme, esprit banni,
A peur de votre calme horrible,
O ténèbres de l'infini ?

20 mars 1846.

*

. . . . . .

Voici que le matin, dont l'haleine est remplie
De brises qu'il répand sur la forêt qui plie,
Enfant vêtu de pourpre au sourire immortel,
Sur les étoiles d'or, flambeaux du grand autel,
Se hâte de souffler, comme un jeune lévite
Qui les éteint, de peur de les user trop vite.

(*Dernière Gerbe.*)

## AVRIL. — A LOUIS B.

Louis, voici le temps de respirer les roses
Et d'ouvrir bruyamment les vitres longtemps closes :
Le temps d'admirer en rêvant
Tout ce que la nature a de beautés divines
Qui flottent sur les monts, les bois et les ravines
Avec l'onde, l'ombre et le vent!

Louis, voici le temps de reposer son âme
Dans ce calme sourire empreint de vague flamme
Qui rayonne au front du ciel pur;
De dilater son cœur ainsi qu'une eau qui fume,
Et d'en faire envoler la nuée et la brume
A travers le limpide azur!

O Dieu! que les amants sous les vertes feuillées
S'en aillent, par l'hiver pauvres ailes mouillées!
Qu'ils errent, joyeux et vainqueurs!
Que le rossignol chante, oiseau dont la voix tendre
Contient de l'harmonie assez pour en répandre
Sur tout l'amour qui sort des cœurs!

Que blé qui monte, enfant qui joue, eau qui murmure,
Fleur rose où le semeur rêve une pêche mûre,

(*Les Voix intérieures.*)

Que tout semble rire ou prier !
Que le chevreau gourmand, furtif et plein de grâces,
De quelque arbre incliné mordant les feuilles basses,
Fasse accourir le chevrier !

Qu'on songe aux deuils passés en se disant : Qu'était-ce ?
Que rien sous le soleil ne garde de tristesse !
Qu'un nid chante sur les vieux troncs !
Nous, tandis que de joie au loin tout vibre et tremble,
Allons dans la forêt, et là, marchant ensemble,
Si vous voulez, nous songerons,

Nous songerons tous deux à cette belle fille
Qui dort là-bas sous l'herbe où le bouton d'or brille,
Où l'oiseau cherche un grain de mil,
Et qui voulait avoir, et qui, triste chimère !
S'était fait cet hiver promettre par sa mère
Une robe verte en avril.

Avril 1837.

*A MADEMOISELLE LOUISE B.*

---

## BIÈVRE

> Un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux.
>
> FÉNELON.

### I

Oui, c'est bien le vallon ! le vallon calme et sombre !
Ici l'été plus frais s'épanouit à l'ombre ;
Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu ;
Ici l'âme contemple, écoute, adore, aspire,
Et prend pitié du monde, étroit et fol empire
Où l'homme tous les jours fait moins de place à Dieu !

Une rivière au fond, des bois sur les deux pentes :
Là, des ormeaux, brodés de cent vignes grimpantes ;
Des prés, où le faucheur brunit son bras nerveux :
Là, des saules pensifs qui pleurent sur la rive,
Et, comme une baigneuse indolente et naïve,
Laissent tremper dans l'eau le bout de leurs cheveux.

(*Les Feuilles d'automne.*)

Là bas, un gué bruyant dans des eaux poissonneuses
Qui montrent aux passants les jambes des faneuses :
Des carrés de blé d'or ; des étangs au flot clair ;
Dans l'ombre, un mur de craie et des toits noirs de suie ;
Les ocres des ravins, déchirés par la pluie ;
Et l'aqueduc au loin qui semble un pont de l'air.

Et, pour couronnement à ces collines vertes,
Les profondeurs du ciel toutes grandes ouvertes.
Le ciel, bleu pavillon par Dieu même construit,
Qui, le jour, emplissant de plis d'azur l'espace,
Semble un dais suspendu sur le soleil qui passe,
Et dont on ne peut voir les clous d'or que la nuit.

Oui, c'est un de ces lieux où notre cœur sent vivre
Quelque chose des cieux qui flotte et qui l'enivre ;
Un de ces lieux qu'enfant j'aimais et je rêvais,
Dont la beauté sereine, inépuisable, intime,
Verse à l'âme un oubli sérieux et sublime
De tout ce que la terre et l'homme ont de mauvais !

## LA VIE AUX CHAMPS

Le soir, à la campagne, on sort, on se promène,
Le pauvre dans son champ, le riche en son domaine :
Moi, je vais devant moi ; le poëte en tout lieu
Se sent chez lui, sentant qu'il est partout chez Dieu.
Je vais volontiers seul. Je médite ou j'écoute.
Pourtant, si quelqu'un veut m'accompagner en route,
J'accepte. Chacun a quelque chose en l'esprit,
Et tout homme est un livre où Dieu lui-même écrit.
Chaque fois qu'en mes mains un de ces livres tombe,
Volume où vit une âme et que scelle la tombe,
J'y lis.

Chaque soir donc, je m'en vais, j'ai congé,
Je sors. J'entre en passant chez des amis que j'ai.
On prend le frais, au fond du jardin, en famille.
Le serein mouille un peu les bancs sous la charmille ;
N'importe ! je m'assieds, et je ne sais pourquoi
Tous les petits enfants viennent autour de moi.
Dès que je suis assis, les voilà tous qui viennent.
C'est qu'ils savent que j'ai leurs goûts ; ils se souviennent
Que j'aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons,
Et les bêtes qu'on voit courir dans les sillons.
Ils savent que je suis un homme qui les aime,

(*Les Contemplations.*)

Un être auprès duquel on peut jouer, et même
Crier, faire du bruit, parler à haute voix ;
Que je riais comme eux et plus qu'eux autrefois,
Et qu'aujourd'hui, sitôt qu'à leurs ébats j'assiste.
Je leur souris encor, bien que je sois plus triste ;
Ils disent, doux amis, que je ne sais jamais
Me fâcher ; qu'on s'amuse avec moi ; que je fais
Des choses en carton, des dessins à la plume ;
Que je raconte, à l'heure où la lampe s'allume,
Oh ! des contes charmants qui vous font peur la nuit,
Et qu'enfin je suis doux, pas fier et fort instruit.

Aussi, dès qu'on m'a vu : — le voilà ! tous accourent.
Ils quittent jeux, cerceaux et balles ; ils m'entourent
Avec leurs beaux grands yeux d'enfants, sans peur, sans fie
Qui semblent toujours bleus, tant on y voit le ciel !
Les petits — quand on est petit, on est très brave —
Grimpent sur mes genoux ; les grands ont un air grave ;
Ils m'apportent des nids de merles qu'ils ont pris,
Des albums, des crayons qui viennent de Paris ;
On me consulte, on a cent choses à me dire,
On parle, on cause, on rit surtout ; — j'aime le rire,
Non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs,
Mais le doux rire honnête ouvrant bouches et cœurs,
Qui montre en même temps des âmes et des perles. —

J'admire les crayons, l'album, les nids de merles ;
Et quelquefois on dit, quand j'ai bien admiré :
— Il est du même avis que monsieur le curé.
Puis, lorsqu'ils ont jasé tous ensemble à leur aise,
Ils font soudain, les grands s'appuyant à ma chaise,
Et les petits toujours groupés sur mes genoux,

Un silence, et cela veut dire : — Parle-nous.

Je leur parle de tout. Mes discours en eux sèment
Ou l'idée ou le fait. Comme ils m'aiment, ils aiment
Tout ce que je leur dis. Je leur montre du doigt
Le ciel, Dieu qui s'y cache, et l'astre qu'on y voit.
Tout, jusqu'à leur regard, m'écoute. Je dis comme
Il faut penser, rêver, chercher. Dieu bénit l'homme,
Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché.
Je dis : Donnez l'aumône au pauvre humble et penché.
Recevez doucement la leçon ou le blâme.
Donner et recevoir, c'est faire vivre l'âme!
Je leur conte la vie, et que, dans nos douleurs,
Il faut que la bonté soit au fond de nos pleurs,
Et que, dans nos bonheurs, et que, dans nos délires
Il faut que la bonté soit au fond de nos rires ;
Qu'être bon, c'est bien vivre; et que l'adversité
Peut tout chasser d'une âme, excepté la bonté ;
Et qu'ainsi les méchants, dans leur haine profonde,
Ont tort d'accuser Dieu. Grand Dieu! nul homme au monde
N'a droit, en choisissant sa route, en y marchant,
De dire que c'est toi qui l'as rendu méchant ;
Car le méchant, Seigneur, ne t'est pas nécessaire.

Je leur raconte aussi l'histoire ; la misère
Du peuple juif, maudit qu'il faut enfin bénir
La Grèce, rayonnant jusque dans l'avenir :
Rome ; l'antique Égypte et ses plaines sans ombre,
Et tout ce qu'on y voit de sinistre et de sombre.
Lieux effrayants ! tout meurt ; le bruit humain finit.
Tous ces démons taillés dans les blocs de granit,
Olympe monstrueux des époques obscures,

Les Sphinx, les Anubis, les Ammons, les Mercures,
Sont assis au désert depuis quatre mille ans.
Autour d'eux le vent souffle, et les sables brûlants
Montent comme une mer d'où sort leur tête énorme :
La pierre mutilée a gardé quelque forme
De statue ou de spectre, et rappelle d'abord
Les plis que fait un drap sur la face d'un mort :
On y distingue encor le front, le nez, la bouche,
Les yeux, je ne sais quoi d'horrible et de farouche
Qui regarde et qui vit, masque vague et hideux.
Le voyageur de nuit, qui passe à côté d'eux,
S'épouvante, et croit voir, aux lueurs des étoiles,
Des géants enchaînés et muets sous des voiles.

La Terrasse, août 1840.

## LE POËME DU JARDIN DES PLANTES

Le comte de Buffon fut bonhomme, il créa
Ce jardin imité d'Évandre et de Rhéa
Et plein d'ours plus savants que ceux de la Sorbonne,
Afin que Jeanne y puisse aller avec sa bonne ;
Buffon avait prévu Jeanne, et je lui sais gré
De s'être dit qu'un jour Paris un peu tigré,
Complétant ses bourgeois par une variante,
La bête, enchanterait cette âme souriante ;
Les enfants ont des yeux si profonds, que parfois
Ils cherchent vaguement la vision des bois ;
Et Buffon paternel, c'est ainsi qu'il rachète
Sa phrase sur laquelle a traîné sa manchette,
Pour les marmots, de qui les anges sont jaloux,
A fait ce paradis suave, orné de loups.

J'approuve ce Buffon. Les enfants, purs visages,
Regardent l'invisible, et songent ; et les sages
Tâchent toujours de plaire à quelqu'un de rêveur.

L'été dans ce jardin montre de la ferveur ;
C'est un éden où juin rayonne, où les fleurs luisent,
Où l'ours bougonne ; et Jeanne et Georges m'y conduisent.

(*L'Art d'être Grand-Père.*)

C'est du vaste univers un raccourci complet.
Je vais dans ce jardin parce que cela plaît
A Jeanne, et que je suis contre elle sans défense.
J'y vais étudier deux gouffres, Dieu, l'enfance,
Le tremblant nouveau-né, le créateur flagrant,
L'infiniment charmant et l'infiniment grand,
La même chose au fond ; car c'est la même flamme
Qui sort de l'astre immense et de la petite âme.

Je contemple, au milieu des arbres de Buffon,
Le bison trop bourru, le babouin trop bouffon,
Des bosses, des laideurs, des formes peu choisies.
Et j'apprends à passer à Dieu ses fantaisies.
Dieu, n'en déplaise au prêtre, au bonze, au caloyer,
Est capable de tout, lui qui fait balayer
Le bon goût, ce ruisseau, par Nisard, ce concierge,
Livre au singe excessif la forêt, cette vierge,
Et permet à Dupin de ressembler aux chiens.
(Pauvres chiens !) — Selon l'Inde et les manichéens,
Dieu doublé du démon expliquerait l'énigme :
Le paradis ayant l'enfer pour borborygme,
La Providence un peu servante d'Ananké,
L'infini mal rempli par l'univers manqué,
Le mal faisant toujours au bien quelque rature,
Telle serait la loi de l'aveugle nature ;
De là les contre-sens de la création.
Dieu, certe, a des écarts d'imagination ;
Il ne sait pas garder la mesure ; il abuse
De son esprit jusqu'à faire l'oie et la buse ;
Il ignore, auteur fauve et sans frein ni cordeau,
Ce point juste où Laharpe arrête Colardeau ;
Il se croit tout permis. Malheur à qui l'imite !

Il n'a pas de frontière, il n'a pas de limite,
Et fait pousser l'ivraie au beau milieu du blé,
Sous prétexte qu'il est l'immense et l'étoilé ;
Il a d'affreux vautours qui nous tombent des nues ;
Il nous impose un tas d'inventions cornues,
Le bouc, l'auroch, l'isard et le colimaçon ;
Il blesse le bon sens, il choque la raison ;
Il nous raille ; il nous fait avaler la couleuvre !
Au moment où, contents, examinant son œuvre,
Rendant pleine justice à tant de qualités,
Nous admirons l'œil d'or des tigres tachetés,
Le cygne, l'antilope à la prunelle bleue,
La constellation qu'un paon a dans sa queue,
D'une cage insensée il tire le verrou,
Et voilà qu'il nous jette au nez le kangourou !
Dieu défait et refait, ride, éborgne, essorille,
Exagère le nègre, hélas ! jusqu'au gorille,
Fait des taupes et fait des lynx, se contredit,
Mêle dans les halliers l'histrion au bandit,
Le mandrille au jaguar, le perroquet à l'aigle,
Lie à la parodie insolente et sans règle
L'épopée, et les laisse errer toutes les deux
Sous l'âpre clair-obscur des branchages hideux ;
Si bien qu'on ne sait plus s'il faut trembler ou rire,
Et qu'on croit voir rôder, dans l'ombre que déchire
Tantôt le rayon d'or, tantôt l'éclair d'acier,
Un spectre qui parfois avorte en grimacier.
Moi, je n'exige pas que Dieu toujours s'observe,
Il faut bien tolérer quelques excès de verve
Chez un si grand poëte, et ne point se fâcher
Si celui qui nuance une fleur de pêcher
Et courbe l'arc-en-ciel sur l'océan qu'il dompte,

Après un colibri nous donne un mastodonte !
C'est son humeur à lui d'être de mauvais goût.
D'ajouter l'hydre au gouffre et le ver à l'égout.
D'avoir en toute chose une stature étrange,
Et d'être un Rabelais d'où sort un Michel-Ange.
C'est Dieu ! Moi, je l'accepte.

Et quant aux nouveau-nés,
De même. Les enfants ne nous sont pas donnés
Pour avoir en naissant les façons du grand monde ;
Les petits en maillot, chez qui la sève abonde,
Poussent l'impolitesse assez loin quelquefois ;
J'en conviens. Et parmi les cris, les pas, les voix.
Les ours et leurs cornacs, les marmots et leurs mères,
Dans ces réalités semblables aux chimères,
Ébahi par le monstre et le mioche, assourdi
Comme par la rumeur d'une ruche à midi,
Sentant qu'à force d'être aïeul on est apôtre,
Questionné par l'un, escaladé par l'autre,
Pardonnant aux bambins le bruit, la fiente aux nids
Et le rugissement aux bêtes, je finis
Par ne plus être, au fond du grand jardin sonore
Qu'un bonhomme attendri par l'enfance et l'aurore,
Aimant ce double feu, s'y plaisant, s'y chauffant,
Et pas moins indulgent pour Dieu que pour l'enfant.

*

Les bêtes, cela parle ; et Dupont de Nemours
Les comprend, chants et cris, gaîté, colère, amours :
C'est dans Perrault un fait, dans Homère un prodige :

Phèdre prend leur parole au vol et la rédige ;
La Fontaine, dans l'herbe épaisse et le genêt,
Rôdait, guettant, rêvant, et les espionnait ;
Ésope, ce songeur bossu comme le Pinde,
Les entendait en Grèce, et Pilpaï dans l'Inde ;
Les clairs étangs, le soir, offraient leurs noirs jargons
A monsieur Florian, officier de dragons ;
Et l'âpre Ézéchiel, l'affreux prophète chauve,
Homme fauve, écoutait parler la bête fauve.
Les animaux naïfs dialoguent entre eux.
Et toujours, que ce soit le hibou ténébreux,
L'ours qu'on entend gronder, l'âne qu'on entend braire,
Ou l'oie apostrophant le dindon, son grand frère,
Ou la guêpe insultant l'abeille sur l'Hybla,
Leur bêtise à l'esprit de l'homme ressembla.

## A JEANNE

Je ne te cache pas que j'aime aussi les bêtes ;
Cela t'amuse, et moi cela m'instruit ; je sens
Que ce n'est pas pour rien qu'en ces farouches têtes
Dieu met le clair-obscur des grands bois frémissants.

Je suis le curieux qui, né pour croire et plaindre,
Sonde, en voyant l'aspic sous des roses rampant,
Les sombres lois qui font que la femme doit craindre
Le démon, quand la fleur n'a pas peur du serpent.

Pendant que nous donnons des ordres à la terre,
Rois copiant le singe et par lui copiés,
Doutant s'il est notre œuvre ou s'il est notre père,
Tout en bas, dans l'horreur fatale, sous nos pieds,

On ne sait quel noir monde étonné nous regarde
Et songe ; et sous un joug, trop souvent odieux,
Nous courbons l'humble monstre et la brute hagarde
Qui, nous voyant démons, nous prennent pour des dieux.

Oh ! que d'étranges lois ! quel tragique mélange !
Voit-on le dernier fait, sait-on le dernier mot,
Quel spectre peut sortir de Vénus, et quel ange
Peut naître dans le ventre affreux de Béhémoth ?

Transfiguration ! mystère ! gouffre et cime !
L'âme rejettera le corps, sombre haillon ;
La créature abjecte un jour sera sublime :
L'être qu'on hait chenille, on l'aime papillon.

# LA FORÊT MOUILLÉE

## PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| Denarius. | Balminette. |
| Oscar. | Madame Antioche. |

# LA FORÊT

*Une forêt après la pluie. Foule de fleurs et de plantes. Au premier plan, lilas, acacias et faux ébéniers en fleur. Un ruisseau. Un étang. Un âne attaché à un arbre. Flaques d'eau dans l'herbe. Un rayon de soleil dans les feuilles. On voit écrit sur un poteau* : IL Y A ICI DES PIÈGES A LOUP.

## SCÈNE PREMIÈRE

Il tombe encore quelques gouttes de pluie.
Entre Denarius, rêvant.

DENARIUS

Je n'ai jamais aimé de femme. C'est ma force.
Bois, je ne grave point de nom sur votre écorce.

Il fait quelques pas dans la forêt.

Je sens que je deviens loup. Ce progrès me plaît.
C'est bien. Quand il contient un loup, l'homme est complet.
— Il pleut encore un peu.

Regardant autour de lui.

Le ciel qu'un souffle essuie
A vidé dans les champs tout l'écrin de la pluie.
L'orage, avec l'essaim des nuages pourprés,
S'enfuit, et laisse pleins d'émeraudes les prés ;
La luzerne, fouillis où méditent les lièvres,
Montre plus de joyaux que le quai des Orfèvres ;
La mûre sur la ronce est un rubis vermeil ;
Les brins de folle avoine, agités au soleil,
Deviennent, sous le vent qui passe par bouffées,
Grappes de diamants pour l'oreille des fées.
C'est beau. — Mais que la vie est triste ! — O vert séjour,
Bois, c'est dit, je m'envole, et je casse l'amour,
Fil que la femme attache à la patte de l'âme.
Je mets mon avenir en liberté. Je blâme
Le bon Dieu d'avoir fait l'homme de deux morceaux
Dont l'un est une femme,

Écoutant.

Ah ! j'entends les oiseaux,
La pluie a cessé. — Dieu ! que la vie est morose !
Où trouver l'idéal ? O vide du cœur !

UN PAPILLON, à une violette.

Rose !

LA VIOLETTE

Flatteur !

LE PAPILLON

Un baiser !

LA VIOLETTE

Prends.

LE PAPILLON, au lys.

Je t'aime, ô lys!

LE LYS

Coureur!

LE PAPILLON

Un baiser.

LE LYS

Prends.

DENARIUS

L'amour est une vieille erreur:
Le cœur est un viscère. Aimer! sotte aventure.
L'homme est fait pour rêver au fond de la nature;
Contempler l'infini dans les cieux transparents,
Voilà tout le destin de l'homme.

LE PAPILLON, à un liseron.

Un baiser.

LE LISERON

Prends.

## SCÈNE DEUXIÈME

La pluie a tout à fait cessé. Soleil partout. Toutes sortes d'êtres.

UNE VOIX, dans l'air.

C'est le printemps qui vient, ce frère de l'aurore;
C'est la saison qui rit, sœur de l'heure qui dore;
C'est l'instant où verdit le sillon nourricier,
Où, sonore et gonflé des fontes du glacier,

L'Arveyron bleu s'accouple au flot jaune de l'Arve,
Où mai sort de l'hiver et le sphinx de sa larve;
Bonheur ! Soleil ! Les maux et les froids sont finis;
L'azur est dans le ciel, l'amour est dans les nids;
L'amour trouble les yeux de vierge des gazelles;
Oiseaux, mêlez vos chants; âmes, mêlez vos ailes;
Gloire à Dieu !

UN MOINEAU FRANC, sortant de dessous les feuilles et secouant ses ailes.

Dehors, tous !

Au signal donné par le moineau, un mouvement extraordinaire agite la forêt. Il semble que tout s'éveille et se mette à vivre. Les choses deviennent des êtres. Les fleurs prennent des airs de femmes. On dirait que les esprits des plantes sortent la tête de dessous les feuilles et se mettent à jaser. Tout parle, tout murmure, tout chuchote. — Des querelles çà et là. Toutes les tiges se penchent pêle-mêle les unes vers les autres. Le vent va et vient. Les oiseaux, les papillons, les mouches vont et viennent. Les vers de terre se dressent hors de leurs trous comme en proie à un rut mystérieux. Les parfums et les rayons se baisent. Le soleil fait dans les massifs d'arbres tous les verts possibles. Pendant toute la scène, les mousses, les plantes, les oiseaux, les mouches se mêlent en groupes qui se décomposent et se recomposent sans cesse. Dans des coins, des fleurs font leur toilette, les joyeuses s'ajustant des colliers de gouttes de rosée, les mélancoliques faisant briller au soleil leur larme de pluie. L'eau de l'étang imite les frémissements d'une gaze d'argent. Les nids font de petits cris. Pour le voyant, c'est un immense tumulte; pour l'homme, c'est une paix immense.

UN BOUTON D'OR, à une pâquerette.

Vois, ma sœur du gazon,
Le soleil éclater de rire à l'horizon.

LE MOINEAU

Beaux jours ! Chacun s'en va vers sa terre promise,
Et part pour son éden. L'anglais fuit la Tamise,
Le turc cherche la Mecque, et le grec lorgne Spa.

UN HOCHEQUEUE

Congé !

UNE ABEILLE

La clef des champs !

UN MOUCHERON, apercevant une rose et se tournant vers le soleil.

Baiserai-je, papa ?

LE MOINEAU

L'artificier Phœbus là-bas tire sa gerbe.

UN MYOSOTIS

Un peu d'arc-en-ciel tremble au bout de tout brin d'herbe.

UNE BRANCHE D'ARBRE

Ce bougon de nuage est parti. C'est charmant.
Jouons.

UNE CHOUETTE, du creux d'un saule.

Arbres, fleurs, nids, profitez du moment,
Vivez, chantez ! jasez comme un club de portières !
Mais gare l'oiseleur ! Gare les bouquetières !
Gare le bûcheron !

LES FLEURS

Tout ça, c'est des ragots.

LES OISEAUX

Nous ne te croyons pas.

LA CHOUETTE

Prenez garde.

LES BRANCHES D'ARBRE

Fagots !

LE MOINEAU, chantant.

Comme j'allais entrer pour lorgner dans l'église
Cidalise,
Je me suis arrêté pour prendre le menton
A Goton.

LE HOCHEQUEUE

Que chantes-tu là ?

LE MOINEAU

J'ai cueilli cette morale,
Du temps où, ne rêvant qu'églogue et pastorale,
Dans les bois de Meudon, j'avais pris pour palais
La barbe d'un vieil antre, ami de Rabelais.

Aux oiseaux.

Hé! venez voir, pinsons, verdiers, les geais, les merles !
La toile d'araignée est un sac plein de perles.

UN NÉNUPHAR, se penchant.

Charmant !

L'ARAIGNÉE

J'aimerais mieux des mouches.

LES OISEAUX

Nous aussi.

UNE ORTIE

L'oiseau vaut le chat.

LES GOUTTES DE PLUIE, tombant de feuille en feuille.

Ut-Ré-Mi-Fa-Sol-La-Si-Ut.

LE MOINEAU

Çà, jouons.

LE HOCHEQUEUE

Faisons un horrible vacarme.

DENARIUS, en contemplation.

Frais silence!

UNE GOUTTE D'EAU, en tombant

J'étais diamant, je suis larme.
Femmes, ne tombez pas.

LE MOINEAU

La femme, ô goutte d'eau,
Ne tombe pas! Va voir à Mabille, au Prado,
Partout où l'amour mène à grands guides son coche,
Au Vauxhall. L'homme tombe, et la femme...

LA SURFACE DE L'ÉTANG

Ricoche.

LA LAVANDE

La taille de la guêpe est charmante.

L'ORTIE

Corset.

LA GUÊPE

Cette lavande en fleur sent bon.

LA RONCE

Water-closet.

LES PAPILLONS

Jouons !

LES OISEAUX

Courons !

LE MOINEAU

Pillons ! L'ordre c'est le délire.

Entre un paon.

LE PAON

Quel tumulte de chants et de cris ! Bruit de lyre
Mêlé de grincement. Sous ces acacias
On croirait qu'Apollon écorche Marsyas.

LE MOINEAU

A sac les fleurs ! Drinn ! Drinn !

LE PAON

Toi qui fais ce tapage,
Qu'es-tu ?

LE MOINEAU

Je suis gamin ; autrefois j'étais page.
Je m'ébats, cher seigneur. Si je n'étais voyou,
Je voudrais être rose et dire : *I love you*.
Je suis l'oiseau gatté, rapin de l'astre joie.
A nous deux nous faisons le printemps. L'aigle et l'oie

Sont nos deux ennemis, l'un en haut, l'autre en bas.
Vous êtes entre eux deux. Bonsoir.

Il se jette au milieu du tumulte.

Hé !

Les oiseaux l'accueillent avec de grands cris de joie. Les fleurs et les feuilles s'effarent. Il se tourne vers le paon qui se pavane.

Je m'ébats.

Entre un essaim de frelons

LES FRELONS, chantant.

A bas Socrate, Épicure,
Shakspeare, Gluck, Raphaël !
A bas l'astre ! à bas le ciel !
Vivent la bave et le fiel,
L'ombre obscure,
La piqûre
Sans le miel !

LE MOINEAU

A bas les noirs frelons avec leurs voix d'eunuques !

Les oiseaux poursuivent et chassent les frelons à grands cris.

LES VIEUX ARBRES, aux oiseaux.

Vous faites trop de bruit ! Paix donc !

LE MOINEAU, aux arbres.

Salut, perruques !

LE HOCHEQUEUE

Académiciens, fichez-nous donc la paix.
Je sais, vous êtes sourds et vous êtes épais,
Siot. Contentez-vous-en. Foin de vos vieux branchages
Où l'antique Zéphyr redit ses rabâchages !

UN PIQUEBOIS

A bas, vieux grognons !

LE MOINEAU, regardant autour de lui.

Mais, palsambleu ! c'est la cour
Que ce bois ! C'est Versaille et l'Œil-de-bœuf...

A une touffe de bruyère.

Bonjour,
La Bruyère.

A une branche d'arbre.

Bonjour, Rameau.

A une corneille sur le rocher.

Bonjour, Corneille.

Au nénuphar.

Bonjour, Boileau.

A un papillon blanc qui tourne autour d'une rose épanouie.

L'enfant, laisse là cette vieille,
Elle est d'hier matin.

Le papillon s'en va.

LA ROSE

Que cet âge est grossier !

LES FLEURS, à un limaçon qui passe.

Fi ! le vilain !

LE LIMAÇON

Tout beau ! je suis un financier,
Je laisse de l'argent derrière moi, les belles.

PLANTES ET FLEURS, en foule, se penchant vers le papillon blanc.

Viens ! viens ! beau papillon !

LE PAPILLON

Vos noms, mesdemoiselles ?

LE SOUCI

Mariage.

L'ORTIE

Vertu.

LA ROMAINE

Porcia.

LE LIERRE

Bon accord.

LA SALSEPAREILLE

Mon nom est force, amour, santé.

L'ORTIE

Signé Ricord.

UN ROSIER EN FLEUR, au papillon.

Viens chez moi. Mes boutons sont des cachettes d'âmes.

Le papillon se précipite dans le rosier et y disparaît.

LE MOINEAU

Le tonnerre devrait faire des mélodrames.
A-t-il fait tout à l'heure assez de bruit pour rien !

Au hochequeue.

Regarde. Le bois chante un hymne aérien.
Parmi les cupidons, marmaille vive et leste,
Bambins ailés, Vénus, bonne d'enfants céleste,
Sourit dans l'ombre à Mars, le divin tourlourou.

UN NUAGE

Le bonheur, c'est le ciel !

UN RAMIER

C'est le nid !

LA CHOUETTE

C'est un trou.

LA RONCE, chantant.

Les moutons, promis aux fourchettes,
Passent là-bas ; j'entends leurs voix.
Sonnez, clochettes,
Au fond des bois.

Le beau Narcisse est en manchettes ;
Silène a mis toutes ses croix.
Sonnez, clochettes,
Au fond des bois.

Les Jeannots avec les Fanchettes
Vont folâtrer en tapinois.
Sonnez, clochettes,
Au fond des bois.

Les faunes, hors de leurs cachettes,
Avancent leur profil sournois,
Sonnez, clochettes,
Au fond des bois.

DENARIUS

O nature farouche, âpre, chaste, superbe,
Je vis en toi ! J'écoute avec amour ton verbe !

UNE GIROFLÉE

Tiens, tiens ! Je n'avais pas encor vu ce grimaud.
Quels ongles noirs !

DENARIUS

Tout est énigme et tout est mot.
Oh ! je sens la forêt pleine de la chimère !
La création, c'est une sombre grammaire.
L'invisible, au réel mêlé, change un rayon
En regard, et la fleur et l'arbre en vision.
Les hommes sont en proie aux choses. Le mystère
Leur parle, même après le rire de Voltaire.
S'ils n'ont plus Zoroastre, ils ont Cagliostro.

UNE GRUE, au vent qui lui ébouriffe les plumes

Du respect ! je suis femme !

Elle donne des coups de bec et des coups de patte de tous les côtés avec colère.

LE HOCHEQUEUE

*Unguibus.*

LE MOINEAU

*Et rostro.*

LES ARBRES

Paix !

DENARIUS, contemplant.

Le mot de l'énigme est sépulcre.

UN CONCOMBRE

Vinaigre.

LE PAPILLON, sortant du rosier.

Oh ! les fleurs !

UNE SAUTERELLE

J'aime mieux les herbes.

LES FLEURS

Grande maigre,

Va te faire engager à l'Opéra.

Elles se penchent furieuses pour chasser la sauterelle.

LE MOINEAU

Satan !

Quel hourvari !

LES FLEURS

Va-t'en, puce des blés !

LA ROSE

Va-t'en !

UN PIED-D'ALOUETTE

Prends garde à toi ! La fleur peut s'envoler.

UNE GUEULE-DE-LOUP

Et mordre.

LES ARBRES

Paix là !

L'âne broute le pied-d'alouette, la sauterelle et la gueule-de-loup.

LE MOINEAU

Hé ! que fais-tu, toi ?

L'ANE

Je rétablis l'ordre.

LE MOINEAU

C'est un peu fort, monsieur de Montmorency.

## SCÈNE TROISIÈME

DENARIUS, rêvant.

Champs
Que l'orgue de l'azur emplit de ses plains-chants,
Cieux où le jardinier éternel se promène
Versant les fleurs, la vie et la joie à la plaine
Des cribles du nuage, opulent arrosoir,
Vénus, astre, esprit, flamme, œil du cyclope soir,
O nature, c'est vous, c'est moi ! Je vous adore.
Votre aile couve l'âme et je me sens éclore. —
Tout se donne pour rien ici, tout est gratis,
Et les petits sont grands, et les grands sont petits,
Et la création s'offre à la créature.
Ces grands arbres, seigneurs de toute la nature,
A qui Dieu pour valets donne les mois changeants,
Ne prêtent point sur gage et sont d'honnêtes gens.
Champs ! on peut être pauvre et bien avec l'aurore.
Bois, vous nous prodiguez votre souffle sonore,
Tu nous donnes, soleil, ton rayon éclatant,
Et vous ne dites pas au pauvre homme : C'est tant !
On boit quand on a soif ; on n'entend pas la source
Vous murmurer : Combien as-tu ? Voyons ta bourse.
Salut, honnête bois. Vous n'êtes pas, ô loups,
Des hommes ; les halliers ne sont point des filous.
Vent, sève, azur, salut ! Vous n'êtes pas, nuées,
Des coureuses de nuit et des prostituées.
— Tout chante un opéra mystérieux ici.
De partout, du rocher, des fleurs, du tronc noirci,
De ce qui se contemple et de ce qui se cueille,

Des prés, des gouttes d'eau tombant de feuille en feuille,
Des branches saluant quelqu'un dans l'infini,
De la mouche, du vent, du nid calme et béni,
Une oreille invisible entend sortir des gammes.
L'herbe sent tressaillir les monstres cryptogames,
L'informe champignon chante un chant inconnu.
Tout est doux dans cette ombre, et tout est ingénu.
La femme y manque, bien qu'on y trouve la ronce.
L'antre pensif, pareil au sourcil qui se fronce,
Est un sage ; l'oiseau nous salue en buvant ;
Les arbres pleins de pluie ont l'air d'aider le vent
Et semblent essuyer le ciel avec leur cime.
Oh ! je veux m'engloutir dans ce paisible abîme !

Rêvant.

— Les arbres, dans leurs troncs et sous leur orteil noir,
Ont des trous pleins de mousse et d'herbe, et l'on croit voir
De petits dieux blottis dans tous ces petits antres.
Des cupidons frisés montrent partout leurs ventres.

S'enfonçant dans sa rêverie.

— Pourquoi pas ? Je serais un homme primitif.
Ma grotte sombre aurait l'azur pour pendentif.
J'aurais une cahute en branchages couverte,
Et je savourerais, seul dans ma stalle verte,
Force partitions que m'exécuterait
Le vent musicien dans l'orchestre forêt.
Tapi dans l'ombre où l'hymne universel commence,
Je battrais la mesure à la nature immense.
A l'heure où, réveillant le pâtre et le faucheur,
L'aube sacrée emplit l'horizon de blancheur
Et des trous du taillis fait de claires fenêtres,
Marcher, vivre ! Être là quand chuchotent les êtres,

Les oiseaux, ces enfants, le chêne, cet aïeul !
Écouter, dans le jonc, l'épine et le glaïeul,
Les déesses jaser au fond des grottes noires,
Et rire, et se jeter de l'eau dans leurs baignoires !
Être de ceux à qui les nymphes se font voir !
Ciel ! rêver quand l'étang offre aux nuits son miroir,
Quand le vent vient peigner les cheveux verts du saule,
Et voir sortir de l'eau quelque ineffable épaule !
Contempler dans la source, à l'ombre des buissons,
De vagues nudités flottant sous les cressons !
Vivre dans les frissons et dans les dithyrambes !
Voir la naïade aux yeux d'astre laver ses jambes !
— Je suis fou. Mon esprit patauge en plein Chompré.
Non, restons dans le vrai, dans l'herbe, dans le pré.
C'est assez d'être un loup, ne soyons pas un faune.
Appeler un lys Flore et voir Pan dans un aulne,
Croire entendre quelqu'un quand on parle à l'écho,
Empoisonner de dieux les champs, c'est rococo.
Le vrai suffit. Soyons un simple philosophe.
Quand Cybèle disait à l'homme enfant : Dodophe,
Lorsque l'humanité tétait son pouce, bon !
La fable avait son prix. Mais l'homme est un barbon,
Diable ! à présent, l'esprit humain porte perruque,
Et notre raison branle une tête caduque.
Croire aux nymphes est bête. Il faut être réel.

Rêvant.

— Vivre comme l'ours, grave et seul, avec le ciel.
A la bonne heure ! Au diable Anna, Toinon, Lisette,
Madame la marquise et mam'zell' la grisette,
La femme en bloc ! les yeux noyés, les yeux fripons !
Ouragan, ouragan, emporte les jupons !
Délivre-nous ! — Je hais la femme en théorie.

Sa fidélité fait rire ma rêverie.
Son cœur compte dix, vingt, trente, cent; jamais un.
Elle achète au coiffeur pour deux sous de parfum.
Elle est blanche? un accès de colère : elle est bleue!
Dans ses cheveux se tord le serpent fausse queue.
L'été vient, ; triste fleur, le soleil l'enlaidit,
Les taches de rousseur la rouillent. Elle dit :
Je sue. Elle est trop grasse ou trop maigre. Cet ange
Crotte ses bas. C'est faux, c'est perfide. Ça mange.
La portière le soir lui glisse des billets.
O seules belles, fleurs, seules vierges! œillets,
Pervenches, lys, muguets, jonquilles, pâquerettes,
Dont le seul papillon touche les collerettes,
Yeux purs qui vous ouvrez dans l'ombre au bleu matin,
Douces fleurs, je ne veux aimer que vous.

CHŒUR DES FLEURS

Crétin!

UNE PIERRE

Fossile!

L'ANE

Ane!

UNE GRENOUILLE

Crapaud!

LES FLEURS

Porte ailleurs tes semelles!

DENARIUS

Soyez mes femmes, fleurs!

LES FLEURS

Ciel ! être les femelles
D'un tel mâle !

DENARIUS

Je veux baigner mon front en feu
Dans vos seins ! me rouler dans vos lits !

LA VIOLETTE

Sacrebleu !

DENARIUS

Fleurs !

LA PERVENCHE

Qui nous a flanqué cette brute splendide ?

LA MANDRAGORE

C'est Bobèche effaré qui croit être Candide.

DENARIUS

Je vous aime ! Soyez mon sérail, liserons !

LES LISERONS

Viens-y !

L'ORTIE

Viens t'y frotter !

LES AUBÉPINES

Nous te caresserons
Le visage, le front, le nez !...

LA GIROFLÉE

J'aurai cinq feuilles.

DENARIUS

Forêt, caverne d'ombre et de paix qui m'accueilles,
Merci ! — Le désert seul résiste à l'examen.
Paris est fou ; la femme est le revers humain :
La femme de la vie est le mauvais visage ;
Penseur, sois veuf ; voilà ta vie, ô sage !

L'ÉCHO

Osage !

DENARIUS, à la forêt.

J'ai découvert ceci, bois, dans ta profondeur :
La fleur est la beauté, la femme est la laideur.

MURMURE DES ARBRES

Amour ! amour ! amour !

DENARIUS, apercevant une rose.

O rose diaphane,
Si chaste qu'on dirait que le regard te fane,
Dieu prit, pour composer ton souffle gracieux,
Toute la pureté qui flotte dans les cieux !
Puisque tu brilles, fleur, l'étoile est superflue.
Je t'aime !

LA ROSE

Il faut aimer une fille joufflue,
Mon cher,

DENARIUS, avançant la main vers la rose.

Sois à moi. — Viens !

LA ROSE

Ne me tutoyez pas.

Elle lui pique les doigts,

LES AUTRES FLEURS

Elle a bien répondu, la duchesse !

DENARIUS, égouttant le sang de son doigt.

Aïe !

Il s'éloigne et retombe dans son extase.

Appas

Du désert !

. . . . . .

. . . . . .

Dites, fleurs, champs, sentiers non foulés,
Que faut-il faire, oiseaux, pour être heureux ? Parlez,
Arbres qui caressez le penseur quand il entre.

LE LIERRE

Prends patience.

UNE HIRONDELLE

Prends la poste.

UNE CITROUILLE

Prends du ventre.

DENARIUS

Où trouver la figure idéale du cœur?
L'homme va, poursuivi par un rire moqueur.
L'ombre, derrière nous, rit.

VOIX DANS L'AIR

Lumière et pensée !

O ciel époux, reçois la terre fiancée !
Êtres, l'amour est flamme et l'amour est rayon ;
Il tend d'en haut la lèvre à la création,

Et la nature pose, en entr'ouvrant son aile,
L'universel baiser sur la bouche éternelle !

LES ARBRES

Amour ! amour ! amour !

DENARIUS

De moment en moment.
La paix me gagne ; ô joie ! anéantissement !
Pour la vie ! être seul dans les bois, c'est le rêve,
C'est tout ! le paradis, c'est la solitude.

UNE POMME lui tombant sur la tête.

Ève !

Entrent Balminette et madame Antioche. Au fond, dans le taillis, Oscar qu'on ne voit pas.

## SCÈNE QUATRIÈME

DENARIUS, BALMINETTE, MADAME ANTIOCHE, OSCAR, au fond. LA FORÊT

BALMINETTE

Oscar est jaloux comme...

MADAME ANTIOCHE

Ah ! j'en ai plein le né,
D'Oscar. — Beau temps ! Le ciel est rebadigeonné.
C'est comme à l'Opéra dans les apothéoses.

BALMINETTE

J'ai joliment dîné. J'ai mangé de huit choses.

OSCAR au fond, criant.

Par ici.

BALMINETTE

C'est joli. Regarde donc, l'étang
Est comme une croisée.

Apercevant Denarius.

Oh ! quel orang-outang !

DENARIUS

J'ai peur d'avoir trouvé cette femme jolie.

MADAME ANTIOCHE

Mes souliers trop étroits font ma mélancolie :
J'ai trop marché, j'ai mal à mon cor, Balmina.

UN CAILLOU DU SENTIER

Le pied qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Denarius contemple Balminette.

DENARIUS

Cette femme a dans l'œil la céleste étincelle.
C'est Diane ou Psyché !

LE MOINEAU

Ça, c'est mademoiselle
Balminette, lingère en chambre, rue aux Ours.
Numéro trois.

BALMINETTE

Oscar, attends-nous !

Elle fredonne.

Nos amours
Ont duré...

OSCAR, au fond.

Par ici ! viens !

BALMINETTE, fredonnant.

Toute une semaine...

DENARIUS

Si ce n'est pas Psyché, c'est au moins Célimène.

LE MOINEAU

Balminette, animal !

L'ORTIE

Et l'autre domino
C'est madame Antioche, actrice à Bobino.

DENARIUS

Oui, c'est Agnès. Ses yeux sont tout bleus d'ignorance.

BALMINETTE, à madame Antioche,

Des vieux que nous servons connais la différence.
Le tien donne un chapeau, le mien donne un coupé.
Je vais avoir salon, cocher et canapé.
J'entre chez moi demain.

DENARIUS

Ce sont deux tourterelles,
Deux fleurs, deux lys ! La blonde est divine.

L'ORTIE, aux fleurs.

Ces belles,
Nos sœurs, ont pris racine et puisent leur gaîté,
Leurs châles, leurs rubans et leurs robes d'été,
L'une dans un banquier, et l'autre dans un juge.

LA RONCE

Tout coffre-fort recèle un ange qui le gruge.

LE MOINEAU

La nature dédie aux roses le fumier.

BALMINETTE

Donc, foin de la mansarde et je vole au premier.

MADAME ANTIOCHE

Tu lâches Oscar?

BALMINETTE

Mais!

MADAME ANTIOCHE

Oscar en mourra.

BALMINETTE

Brute!
— Sais-tu que c'est gentil, ce bois-ci! — L'herbe jute
Par exemple! — On pourrait cueillir sous ce rocher
Une salade.

MADAME ANTIOCHE

J'ai de la peine à marcher.

Apercevant l'âne.

Si l'ânier était là, je me paierais bien l'âne.

L'ANE

A l'heure. — Comme toi, Javotte!

MADAME ANTIOCHE, appelant.

Oscar!

BALMINETTE

Il flâne.

Laisse-le.

MADAME ANTIOCHE

Balmina, vraiment, c'est un Mahieu
Que ton banquier.

BALMINETTE

Divan, six fauteuils, damas bleu.
Un salon Louis quinze, un boudoir renaissance,
Moi, je suis bonne et j'ai de la reconnaissance.

L'ORTIE

Au mont-de-piété.

BALMINETTE

Ce vieux m'aime.

MADAME ANTIOCHE

Un Mahieu !

BALMINETTE

Le plafond de ma chambre est peint en camaïeu,
Genre ancien.

MADAME ANTIOCHE

Mais Oscar...

BALMINETTE

Oscar est jaloux comme...
Et puis il est menteur, fourbe, ingrat, économe.
C'est un serin.

MADAME ANTIOCHE, secouant sa robe.

Vraiment la pluie a tout trempé.

BALMINETTE

Oscar, c'est l'omnibus ; Mahieu, c'est un coupé.
Je préfère Mahieu.

DENARIUS, les observant toujours sans être vu et de derrière un arbre.

Je sens s'ouvrir mon âme
Devant ce chapeau rose aux yeux bleus.

LE MOINEAU

Jusquiame,
Quel est le vrai poison qui rend fou ?

LA JUSQUIAME

Le regard.

LE MOINEAU

L'amour pince déjà ce bélître hagard.
Achevons-le. Donnons ce cuistre à Balminette.

LE CAILLOU DU SENTIER

Elle a le pied petit et la jambe bien faite.

LE MYOSOTIS, à un ruisseau.

C'est dit. Incendions ce grand dadais transi.

LE RUISSEAU, à Balminette qui est au bord et qui cherche à le traverser.

Allons ! relève donc ta jupe !

OSCAR, au fond.

Par ici !

BALMINETTE, traversant le ruisseau.

Je disais donc qu'Oscar est jaloux comme un tigre.

LE RUISSEAU

Mais retrousse-toi donc, Margot !

BALMINETTE

Bigre de bigre !
Je me mouille les pieds. Nous sommes embourbés.
Mes brodequins tout neufs de dix francs sont flambés!

MADAME ANTIOCHE, apercevant Denarius.

Prends garde, Balminette, on voit ta jarretière !

BALMINETTE

Qu'est-ce que ça me fait ?

Elles s'en vont.

DENARIUS

C'est Vénus tout entière...

LE MOINEAU

Non pas. Jusqu'au genou.

DENARIUS

Je ne sais ce que j'ai.
Je suis fou. Cette femme en passant m'a changé.
Oui, c'est l'idéal ! c'est la figure rêvée !
Oh ! cette robe blanche un instant soulevée !
L'éclair du paradis ! Tout mon corps a frémi !
C'est dit, je m'y ferai mener par quelque ami.
Par qui ? Je ne sais pas son nom, je n'ai personne.
Mon pouls est dans ma tempe une cloche qui sonne.

La femme est tout ! Je suis pris, brûlé, dévoré.
Oh ! je la reverrai, je la suivrai, j'irai,
Je mettrai sous ses pieds mes rêves, mes idées,
Tout ! Fallût-il franchir des murs de vingt coudées,
Payer Vidocq, braver monsieur Oscar, l'enfer,
La mort, et dans mes poings tordre des gonds de fer,
Oui, j'irai !

L'ORTIE

Tu n'auras qu'à soulever le pêne.

DENARIUS

J'aime !

LE MOINEAU

Enfin ! c'est heureux ! Nous eûmes de la peine !

LE CAILLOU, au ruisseau.

Sans nous, si nous n'avions fait retrousser Goton,
Ce Jocrisse risquait de devenir Platon.

Mai 1854.

# TABLE


Nature ! âme, ombre, vie ! ô figure voilée ! . . . . 1
Bout de paysage. . . . . 4
Pluie d'été . . . . . 5
Quand la lune apparaît dans la brume des plaines. 8
A Albert Dürer . . . . . 10
Rêverie. . . . . 12
O Rus ! . . . . . 13
La terre de l'eau . . . . . 16
Le matin . . . . . 21
Un monument romain dans ce vieux pré normand. 22
Je lisais. Que lisais-je ? . . . . . 23
Sérénité. . . . . 26
Je ne vois pas pourquoi je ferais autre chose. . . 27
Mugitusque boum. . . . . 28
Le nuage. . . . . 30
O poëte ! pourquoi tes stances favorites . . . . . 32
En mai . . . . . 33
Entrée dans l'exil. . . . . 35
Saison des semailles, le soir . . . . . 36
Quand nous quittions Avranches . . . . . 39
Printemps. . . . . 40
Le firmament est plein de la vaste clarté . . . 42
Je ne demande pas autre chose aux forêts. . . . 44
Au vallon de Chérizy . . . . . 45
La nature. . . . . 48

La chute du Rhin . . . . . 3
Parfois, lorsque tout dort . . . . . 5
Lettre. . . . . 5
En écoutant les oiseaux. . . . . 3
Les planètes . . . . . 5
A Cauterets. . . . . 5
Ce qu'on entend sur la montagne . . . . . 5
Seigneur ! j'ai médité dans les heures nocturnes. . 6
Nuages. . . . . 6
Éclaircie . . . . . 6
Aux champs . . . . . 6
Églogue. . . . . 6
Senior est Junior . . . . . 1
Le soir calme et profond se répand dans la plaine. 7
Les oiseaux. . . . . 7
David, le marbre est saint, le bronze est vénérable. 7
Nuits d'hiver. . . . . 7
Dans ce jardin antique où les grandes allées. . . 8
Le lierre . . . . . 8
La consolatrice . . . . . 8
La source tombait du rocher. . . . . 8
A Louis B . . . . . 8
Vere novo. . . . . 8
A Guernesey . . . . . 8
Comédie dans les feuilles. . . . . 9
C'est l'heure où le sépulcre appelle la chouette . 9
Nuits de juin . . . . . 9
Dans ma stalle . . . . . 9
Mon jardin . . . . . 9
Ne vous croyez ni grand, ni petit. Contemplez . . 9
Le poète s'en va dans les champs : il admire. . . 9
Soir. . . . . 10
Ami, j'ai quitté vos fêtes . . . . . 10
Nuit ! tu me fais l'effet ce soir, ô nuit glacée . . . 10
Les étoiles filantes . . . . . 10

Quatre heures du matin. . . . . 116
La terre. . . . . 118
Lettre. . . . . 123
Vénus. . . . . 125
Soleils couchants . . . . . 127
Fragments de lettres. . . . . 131
La vache . . . . . 134
Nuit tombante. . . . . 136
Oh! les charmants oiseaux joyeux! . . . . . 137
Pasteurs et troupeaux. . . . . 139
Le beau soleil couchant dans la nue élargi . . . 142
Mon vers, s'il faut te le redire. . . . . 143
Un jour au mont Atlas les collines jalouses . . . 145
Où donc est la clarté! Cieux, où donc est la flamme? 146
Oui, je suis le rêveur, je suis le camarade. . . . . 147
Nuit. . . . . 149
Voici que le matin dont l'haleine est remplie. . . 153
Avril. — A Louis B . . . . . 154
Bièvre. . . . . 156
La vie aux champs . . . . . 158
Le poëme du jardin des plantes. . . . . 162

La Forêt mouillée. . . . . 169

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Li
University o
Date

MAY 18 1971

27 0 275

NOV 24 1987

NOV 13 1987

SEP 20 1991

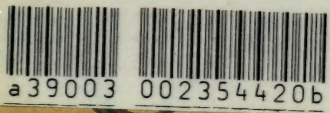
25 SEP. 1991

25 MARS 1994.

08 AVR. 1994

17 MARS 1994

10 SEP 2008


a39003 002354420b

IRRÉPARABLE
IRREPARABLE

CE PQ 2282
.04 1907 V018
C01 HUGO, VICTOR MORCEAUX CHO
ACC# 1223605